

CREUSE-CITRON

Journal de la Creuse libertaire n° 71 - février-avril 2022

18^e année

Prix libre



Édito

Notre époque se perçoit de plus en plus comme la fin de tout, la fin du monde, la fin de l'humanité, où il serait presque indécent et hors de la réalité de garder quelque espoir. Comment ne pas sombrer dans le désespoir, dans l'anxiété, comment faire son chemin, quand les discours ambiants vous serinent que tout est fichu, que tout est fermé sous couvert cependant d'un discours politique se voulant rassurant sur l'avenir ?

Comme cette ambiance désespérante est insupportable dès que l'on relativise un tant soit peu eu égard à l'histoire des êtres humains à partir de ce que l'on en sait, cet éditto sera donc adressé pour cette nouvelle année aux jeunes, aux êtres qui sont encore à l'aube de leur vie, qui « ont la vie devant eux » comme l'on dit car la crise de société que nous traversons les met à mal, leur fait violence par toutes les restrictions et enfermements qu'elle génère. La jeunesse incarne comme une fulgurance de la vie, l'ouverture vers l'extérieur de la famille, vers l'ailleurs du foyer, vers l'autre si différent des proches parents, et permet que chaque génération porte en elle un renouveau possible, une suite nouvelle comme un espoir de changements.

Depuis presque deux ans, le mouvement morbide (qui avait cours par ailleurs bien antérieurement au covid) de notre société est rendu manifeste par le repli, les limitations de toute la vie sociale, les fermetures de lieux publics, l'isolement, l'anxiété, la peur de l'autre, l'absence de perspectives, la difficulté ou l'impossibilité de faire des projets, la colère et la tristesse de se sentir impuissant et de subir. La question pour la jeunesse et pour ceux qui portent encore un peu d'Enfance en eux, pourrait être : comment continuer à cultiver la vie malgré tout ?

Armelle

En bref

Une nouvelle association forestière

L'association *Haut les cimes* a vu le jour cet automne à Gentioux. Dans un contexte d'exploitation accrue de massifs forestiers, ces membres « promeneurs, chasseurs, forestiers et cétéra » se proposent d'acquérir et de mettre en commun des parcelles forestières, afin de les soustraire à la propriété privée et aux pratiques néfastes de l'économie à court terme. L'association ne s'interdira ni de récolter du bois en fonction des besoins, ni de laisser certains espaces en libre évolution.

Par la création de communs forestiers il s'agit de défendre une autre approche de la forêt, de sa vie propre et de ses usages. Contact : hautlescimes@riseup.net

Comité 15 juin : suite

Suite aux inculpations pour sabotage et association de malfaiteurs qui ont touché trois personnes en Limousin, le comité de soutien ne baisse pas les bras. Rencontres diverses, articles dans la presse, communiqué commun avec d'autres comités : il s'agit de faire en sorte que cette histoire ne tombe pas dans l'oubli. Le temps judiciaire est long et décourageant, les inculpés ont toujours interdiction de se voir et de quitter leur département et les recours déposés tardent à aboutir. Cette affaire nous interroge sur la démesure des moyens policiers mis en œuvre et sur le sens et la portée des actions de sabotage. Ou comment se défendre de ce qui nous menace sans devoir en payer le prix fort ?

Plus d'information : comite15juin@riseup.net

DERNIÈRE MINUTE : Une nouvelle personne a été interpellée le 26 janvier 2021 à Gentioux à 6 h du matin. Cela dans un déploiement de force hollywoodien (dix cars de CRS, mitraillettes, gilets pare-balles...) dont la finalité est sans doute d'anéantir toute expression de la contestation sociale. (à suivre)

Un mur de QR-codes

La moindre des choses serait de s'en excuser, mais non : théâtres, cinémas, festivals culturels de l'hiver creusois, tous font semblant de rien. Sur leurs programmes, aucune mention de passe sanitaire, aucune allusion au fait qu'une partie non négligeable des gens d'ici restera à la porte si elle prétend y prendre part, empêchées d'entrer par un mur de QR-codes. À ces institutions culturelles, on voudrait dire ceci : que vous n'ayez pas protesté contre l'imposition de ces mesures est déjà difficile à admettre, mais vous pourriez avoir la décence de ne pas faire comme si de rien n'était.

Grèce suite

Giorgos et Nikos ont été acquittés ! Alors qu'ils étaient accusés d'un meurtre sur la base de fausses accusations fabriquées par la police, ils ont été déclarés innocents à l'unanimité ce qui signifie par conséquent que le procureur ne peut pas faire appel.

Cette victoire des anarchistes a fait l'effet d'un tollé pour le pouvoir en Grèce ! Le gouvernement Mitsotakis, la hiérarchie policière et tous les calomnieurs dans la presse ont été ridiculisés. Le groupe Rouvikonas poursuit donc de plus belle ses activités résistantes et solidaires : il ne sera pas classé parmi les organisations criminelles comme l'espéraient certains. Encore raté !

À propos des éoliennes

LE SIX NOVEMBRE DERNIER a eu lieu à Guéret une 3^e manifestation contre l'éolien industriel. Elle a rassemblé à peu près le même nombre de participants que la précédente manifestation de novembre 2020, soit 300 personnes.

Parmi les points positifs il faut noter que les quelques associations qui avaient refusé l'an dernier de se joindre à la manifestation étaient cette fois parties prenantes, signe que l'indispensable alliance entre opposants progresse malgré les divergences. Relevons également qu'un certain nombre d'élus locaux étaient présents et ont pris la parole (notamment de la communauté d'agglomération de Guéret).

Le nombre de participants était par contre décevant. Pourtant, on peut avoir l'impression que l'alibi écologique des éoliennes est de plus en plus mis en doute, à l'échelon national comme en Creuse ; et que de plus en plus de gens sont désormais au courant des multiples conséquences nuisibles de ces machines pour leurs voisins proches ou moins proches.

Comment expliquer cette faible participation ? Il faut d'abord constater une fois encore la passivité écrasante de la majorité de la population sur tous les sujets : le spectateur regarde le film et a du mal à concevoir que c'est bien lui qui est directement concerné, et que peut-être il pourrait faire quelque chose – intervenir, aussi modestement que ce soit.

Ensuite, on a l'impression que les oppositions locales à l'éolien ne se constituent et ne se manifestent que lorsque des gens sont directement et à court terme menacés par un projet à côté de chez eux ; dès que la menace s'éloigne, l'opposition s'endort.

On a ainsi vu à la manif des gens et collectifs qui n'étaient pas là il y a un an, alors que d'autres qui étaient actifs l'an dernier n'étaient plus présents. C'est évidemment très dommageable pour la constitution durable d'un rapport de force contre des projets qui menacent, redisons-le encore et encore, l'ensemble de notre région, globalement et durablement.

Quel est maintenant la progression de la menace éolienne en Creuse ?

On peut schématiquement distinguer quatre grandes zones.

Le « nord-est » autour d'Evaux-les-Bains a connu en premier des implantations de parcs, et d'autres projets continuent de menacer, malgré une opposition bien implantée et une certaine pris de conscience des élus locaux.

Le « nord-ouest » autour de la Souterraine a été la deuxième zone à voir des

parcs construits ; les projets s'y multiplient d'une manière « exponentielle », selon les termes même d'un vote de la comcom en faveur d'un moratoire. L'opposition y est aussi très active ces derniers temps.

Le « sud-est » autour d'Aubusson est pour l'instant épargné (à l'exception de Gentioux menacé par plusieurs projets) puisque cette zone est majoritairement réservée au survol aérien militaire (mais des modifications législatives seraient en cours).

Enfin il y a la zone « sud-ouest » autour de Bourgueuf. Aucune éolienne n'y est installée pour l'instant, et c'est là que l'on voit actuellement les projets se développer le plus vite, sans susciter jusqu'ici beaucoup de réaction. Sans énumérer tous les projets sur cette zone, relevons-en quatre.

Les projets de Janaillat et Masbaraud Mérignat sont déjà autorisés depuis un moment, et l'opposition épuise ses dernières cartouches juridiques pour les retarder.

Un projet de quinze machines menace une zone entre Royère et le lac de Vassivière (le principal pôle touristique du département donc) avec très peu d'opposition.

Une autre série de quinze machines est également en projet autour de Sous-Parsat, avec une opposition qui commence à se développer (une réunion publique avec une centaine de personnes a eu lieu début novembre).

Enfin, on vient d'apprendre par une fuite d'une commission « technique » de la comcom, que ce sont au moins vingt-cinq machines qui sont prévues entre Bourgueuf, Saint-Pierre-Bellevue et Pontarion. Une association s'est constituée par là tout récemment.

Il est quand même extraordinaire qu'un tel déferlement, ou si l'on préfère un pro-

jet industriel d'une telle ampleur (au moins quatre-vingt machines à trois millions d'euros pièce – rien de tel n'a jamais existé par ici au moins depuis la construction du barrage de Vassivière) puisse être tranquillement planifié en sourdine sans qu'aucune discussion publique n'ait lieu à ce propos – ni avec les habitants, ni même entre les élus locaux siégeant à la comcom. Il est bien évident pourtant que cette question est beaucoup plus importante par son ampleur que n'importe lequel des dossiers discutés par ces mêmes élus.

Il faut souhaiter que si ces projets se réalisent (ce qui est malheureusement à craindre) beaucoup de gens se rappelleront qui en sont les premiers responsables : les élus des diverses municipalités concernées, abusés ou achetés par les promoteurs ; et les élus qui siègent à la comcom : ceux qui ont laissé faire, par paresse, lâcheté, bêtise ; et ceux qui ont activement organisé ce saccage – par exemple monsieur le maire de Saint-Hilaire-La Plaine, Joël Lainé, fervent et très actif partisan de l'éolien et de ses retombées économiques, ou monsieur le président de la comcom, Sylvain Gaudy, qui fait plus discrètement tout ce qui est en son pouvoir pour que les projets avancent, sans que jamais ne soit mis à l'ordre du jour des réunions de la comcom cette question cruciale : veut-on oui ou non que notre région soit transformée en vaste zone industrielle, au détriment de tout le reste – des habitants, de la nature, de notre héritage, d'autres avenir possibles.

Pour toute information complémentaire sur les projets d'implantation ou les collectifs d'opposants, on peut consulter le site internet eoliennes23.fr, ou écrire au journal.

CÉDRIC



Invitation à la 2^e édition du Carnaval des libertés ! Samedi 05 mars 2022 - départ 11h devant la mairie de Guéret

*Manifestation revendicative pour la liberté, notamment la liberté d'expression
et la liberté d'accès à l'art et à la culture.*

2022, RIEN N'A CHANGÉ. Nos droits et libertés n'ont jamais été autant bafoués. Surveillance, répression, chantage, menaces... Après les confinements, les couvre-feu à répétition, après les fermetures, puis les réouvertures, sous conditions, après le pass-sanitaire, voici venir le pass-vaccinal.

Bientôt nous n'aurons même plus le droit de respirer sans être en possession du précieux sésame.

Bientôt deux ans d'état d'urgence, ou d'un régime similaire qui n'en porte plus le nom. Des mois de contestations et de mobilisations, contre la loi « sécurité globale » – passée ; contre la loi « confortant les principes républicains » – passée ; contre la « réforme de l'assurance chômage » – passée ; contre les « mesures sanitaires » toujours plus absurdes et autoritaires... dans l'indifférence, et même le mépris, le plus total.

Nous sommes aujourd'hui des irresponsables si nous ne sommes pas vacciné.e.s, et les gens irresponsables ne sont pas citoyens selon M^{onsieur} le président ; et fermer des milliers de lits, suspendre des soignants et soignantes, poursuivre les plans de « restructuration » de l'hôpital, tout cela en pleine « pandémie », n'est-il pas irresponsable, voire criminel, M^{onsieur} le Président ?

Le samedi 20 février dernier nous avons envahi les rues de Guéret dans un déluge de couleurs, de bruits, de sons éclectiques, réclamant nos libertés, refusant de plier et de céder à la peur, à la morosité et au chantage.

Comme depuis, rien n'a changé, nous vous invitons à nouveau à envahir les rues de la ville, le samedi 5 mars 2022 :

Renouons avec le caractère subversif du carnaval ! Libérons nos imaginaires !

Défilons déguisé.e.s, et masqué.e.s, faisons du bruit, soyons joyeux, joyeuses et coloré.e.s, car c'est le monde que nous voulons ! Construisons des chars d'assaut artistiques ! Si tous les lieux d'art et de culture sont aujourd'hui fermés à une partie de la population, la rue sera notre théâtre, notre scène !

Le carnaval c'est l'esclave qui devient le maître, c'est la catharsis d'un peuple opprimé, en Amérique latine il est considéré comme une grande libération sociale.

Quel meilleur moyen d'exprimer notre ras-le-bol des interdits et des restrictions, notre désir de liberté, notre refus d'une société de contrôle et de surveillance généralisée où chacun et chacune d'entre nous devient suspect ou suspecte ?

Prévois tes textes, tes instruments, tes casseroles, ta corne de brume... ou tout autre moyen de te faire entendre ! Et de quoi becqueter !



La Caravane des libertés : un collectif et un projet de tournée libre

Le Carnaval de cette année se veut le point de départ d'une « Caravane des Libertés » qui partira de Creuse pour aller partager l'art et la culture libres vers d'autres contrées. L'itinéraire et la forme précise de cette tournée est en cours de création (événements privés, événements publics, spectacles, scènes ouvertes, bals...). Toute volonté de participer, artistique ou autre, est la bienvenue !

Contactez-nous !

Le Carnaval de l'an dernier a donné naissance à un collectif qui organise depuis régulièrement des scènes ouvertes, des « Cabarets », à Guéret, et a organisé cet été une tournée « libre » en Creuse et Haute-Vienne : le « Cabaret des Libertés ». Ce nouveau projet de « Caravane » s'inscrit dans la suite logique de ces événements, et en lien avec La Caravane Culture, un collectif qui essaime dans toutes les régions de France pour défendre la culture libre sans pass, en organisant notamment des bals en plein air depuis cet été.

Ensemble portons haut et loin nos valeurs de liberté et de solidarité !

N'hésitez pas à nous contacter pour participer, ou avoir des informations sur ce projet ou sur le collectif, nous organiserons des rencontres prochainement :

(La manifestation revendicative sera déclarée en préfecture. Les manifestations ou rassemblements à caractère revendicatif déclaré(e)s en préfecture ne sont pas interdit(s). Port du masque obligatoire.)

LA CARAVANE DES LIBERTÉS,
DES PERSONNES CONCERNÉ.E.S PAR LE
MANQUE DE LIBERTÉ.

Abonnement à Creuse-Citron

Les frais d'envoi sont de plus de 2 € par numéro. Creuse-Citron étant à prix libre, vous pouvez ajouter ce que vous voulez, sachant que le coût de fabrication d'un numéro est de 50 cts.

4 numéros (1 an) = 8 € (frais d'envoi) + ... (prix libre)

8 numéros (2 ans) = 16 € (frais d'envoi) + ... (prix libre)

Indiquez le nombre de numéros que vous désirez recevoir, libellez votre chèque à l'ordre de Citron Libre. Adressez-le à Creuse-Citron, BP 21, 23 200 Aubusson.

Cher orphelin de Gentioux

Le groupe limousin de l'Union pacifiste, section française de l'internationale des résistantes et résistants à la guerre, est revenu à Gentioux ce 11 Novembre 2021. Il constate que 103 ans après 1918, la République continue à cirer les pompes des chefs militaires.

CHER ORPHELIN DE GENTIOUX, sache que seuls 42 des généraux, si exemplaires massacreurs, auraient eu un accident patriotique pendant la guerre de 14-18. Parmi les 400 glorieux stratèges de l'arrière, dont une poignée limogés, aucun général n'a été porté disparu et aucun n'est décédé de cette grippe dite espagnole, qui frappa tant de gens du peuple.

Un général (pluriel des générés, salut à Boris Vian !) était appointé l'équivalent de 6 000 € net par mois. Force est de reconnaître que, dans cette caste de privilégiés, on crève le plus souvent à un âge canonique.

Le général Joseph Gallieni, ancien ministre de la Guerre, avait avalé brutalement ses galons le 27 mai 1916, dans son lit versaillais, à 67 ans. D'une embolie de pognon, d'un infarctus de sang impur ou d'une chiasse de lâchetés ?

Ces hauts gradés n'ont rien de commun avec les 2 millions de soldats tués. Parmi cette troupe de nombreux « coloniaux » et aussi les damnés de la guerre, fusillés pour l'exemple, et ceux de La Courtine en 1917.

Rien de commun non plus avec les 4 200 000 blessés, gazés ou mutilés.

Quant aux 9 millions de victimes civiles, aucune trace dans les commémorations officielles ordonnées par les profiteurs professionnels de la guerre...

Bien sûr, cet horrible bilan n'a rien à voir avec les 60 millions de victimes de la guerre de 39-45, ou de toutes celles cumulées depuis par les traîneurs de sabres !

Cher orphelin de Gentioux, tu peux être fier qu'aucun général et qu'aucun préfet ne soit venu ôter képi ou casquette pour te saluer.

La guerre remplit les coffres des marchands d'armes. Elle viole aussi l'égalité entre les humains. Elle institue d'énormes passes-droits devant la mort. Elle prouve que la devise gravée sur les édifices publics n'est qu'un grossier mensonge.

Rien de changé en 2021 : les chefs militaires à Paris ou à Kaboul restent des partisans bornés de la force brute. Ces ronds-de-cuir, bien au chaud dans des bureaux dorés, hurlent comme des malades des ordres pour faire arrêter les terroristes qu'ils se fabriquent eux-mêmes. Ils cherchent des ennemis imaginaires jusque dans nos campagnes bombardées à la 5 G. Des prétendues « associations de malfaitteurs » pleuvent en Limousin comme à

Gravelotte. À cause de l'incroyable cinéma joué par la PJ le 15 juin, trois bienfaiteurs se trouvent encore en liberté surveillée...

L'exception et la suspicion deviennent la norme des gouvernants. Confinements, traçages numériques, contrôles, collaborations, délations, perquisitions, incarcérations, punitions : quel arsenal contre les poches insoumises !

Logique de la cruauté d'État : la guerre au virus ne tue pas le virus de la guerre.

La religion commune de ces militaires : tirez dans le tas, le dieu des Armées reconnaîtra les siens !

Adieu civilisation ! La bible, l'évangile, le coran et autres écrits « saints » appelleraient, au nom de leur loi, à occire des infidèles. Sans même parler des fortes têtes opposées en toutes circonstances au port des armes.

La gloire éternelle rend les soldats impitoyables. Pas d'indulgence : assaillez les villes, détruisez les murailles, rasez les maisons, tuez, violez, pillez ! Que coule le sang impur du civil, ce diable impie ! Sus aux libres penseurs, sus aux pacifistes, sus à tout ce qui refuse l'uniforme. Imposez la prétendue « protection » militaire et obligez à l'actuel SNU (Service National Universel) ! La résistance est plus que jamais à l'ordre du jour avec le collectif limousin Non au SNU.

En 1999, a été institué le code du soldat professionnel français. Il compte onze commandements, pour mieux assassiner, avec honneur et fidélité, en obéissant sans murmure aux ordres des supérieurs.

Pour Daech aussi, le combattant doit accomplir sa mission, son devoir de vengeance, se sacrifier dans un terrorisme brillard.

Dans le monde, la discipline unit toutes les troupes : c'est là cette complicité sordide des armes. Les guerriers se reconnaissent dans les mêmes valeurs criminelles.

À Paris, Washington, Pékin, Moscou, Londres, New-Delhi, Tokyo, Séoul, Pyongyang, Ankara, Tel-Aviv, Le Caire, Téhéran, Ryad, Sanaa, Damas, Bagdad, Khartoum, Bamako, Adis-Abeba... partout pouvoirs, putschistes, soldats, guérilleros communient dans l'horreur et célèbrent en chantant leurs attentats meurtriers.

Cher orphelin de Gentioux, les directeurs de cabinet, les chefs d'état-major et les généraux ne changent pas plus que les papes ou les imams. Ils éructent et postillonnent leur religion sacrée de l'autorité.

MAUDITE SOIT LA GUERRE
... et les marchands d'armes !



Il y a 150 ans, Victor Hugo écrivait : « Ôtez l'armée, vous ôtez la guerre ! » Or, les chantres du militarisme dilapident toujours plus d'astronomiques sommes d'argent. Ces fous terrorisent en pouvant détruire plusieurs fois la planète. Le nucléaire prépare un avenir irradié. Le bactériologique des pandémies effroyables. Le chimique des explosions climatiques en chaîne. L'informatique algorithmique des esclaves en masse.

Élisée Reclus stigmatisait déjà ce mépris absolu de la vie humaine.

Louis Lecoq avait fait reconnaître, en 1963, notre droit au refus de tuer.

Pour construire la paix, les exemples de résistances ne manquent pas. Bizarre, les médias capitalistes des marchands d'armes n'en parlent jamais.

Ce fétichisme généralisé de la défense nationale, de la police et du port des armes produit toujours plus d'insécurité avec des meurtres propres (à coup de drones), sales (à la kalachnikov), baveux (au lacrymo) ou barbares (au couteau).

N'est-il pas temps de déchirer les drapeaux, de brûler les uniformes et d'ouvrir la brèche qui nous empêchera de crever tous ? N'est-il pas temps de bâtir une France sans armée ?

Maudits soient les milliardaires ! Maudits soient les généraux ! Maudites soient les guerres !

Lettre ouverte au président

D'une orthophoniste qui n'est plus autorisée à exercer

Voici le courrier qu'une orthophoniste de la région lyonnaise, travaillant en libéral, vient d'adresser au président de la République. Elle a réussi à poursuivre son activité professionnelle jusqu'au mois de décembre, mais deux lettres recommandées émanant de l'Agence régionale de santé (ARS) puis une de la Caisse Primaire d'assurance maladie (CPAM) viennent de lui signifier une interdiction formelle d'exercer sous peine de sanctions.

IL M'A FALLU UN PEU DE TEMPS pour comprendre où vous vouliez en venir. Mais j'y vois désormais plus clair. En effet, depuis presque deux ans, les confinements successifs, les différentes mesures plus ou moins justifiées ne m'avaient pas permis d'imaginer l'avenir que vous réserviez au peuple qui vous a élu président en mai 2017.

C'est véritablement au matin du 13 juillet 2021 après une nuit d'insomnie que là, j'ai su, j'ai réalisé que la France n'était plus le pays des droits de l'Homme. La France ne correspondait plus à la représentation que j'en avais : un pays dans lequel la liberté d'expression était encore possible, même si depuis quelques-temps, elle s'effritait, un pays dans lequel les droits de chacun étaient respectés même si de plus en plus bafoués pour certains, un pays où chacun pouvait être soigné sans aucune discrimination....

J'étais bien naïve à cette époque pourtant pas si lointaine.

Puis a passé l'été, l'été le plus sombre de ma vie qui m'a vraisemblablement entraîné dans quelque chose que je ne connaissais pas mais qui peut-être s'appelle la dépression. Ne sachant pas de quoi septembre serait fait, je me sentais alors bien seule, isolée ne pouvant me résigner à accepter la société que vous voulez bâtir.

J'ai alors repris le travail, mon fardeau sur le dos et la peur au ventre chaque matin ignorant quelle sentence pouvait tomber. Mais je n'étais pas prête à « abandonner » mes patients. Alors j'ai cru pouvoir franchir le pas et répondre à votre injonction, afin de pouvoir continuer à travailler. Mais je n'ai pas pu ! Trop d'incohérences et d'incertitudes pour donner mon consentement libre et éclairé sur ce geste irréversible.

J'ai continué à travailler, allant chercher chaque matin, au plus profond de mon être les ressources pour me mettre en

route. Et ça le valait bien car chacun de mes patients me le rendait au centuple. Mais je doute que vous puissiez comprendre.

Vos petits soldats et la technologie n'ont pas perdu de temps pour retrouver les personnes qui ne disposent pas d'un QR code que vous pouvez activer ou désactiver à l'envi. Mais comment faire pour nous désactiver alors ? Nous couper les vivres. C'est tellement simple.

Et pourtant, j'aurais presque envie, si vous n'étiez pas aussi arrogant de vous dire merci. Merci parce que vous m'avez ouvert les yeux. Aujourd'hui je ne suis plus seule. Sur la terre entière fleurissent des mouvements de contestation contre la politique que vous menez « au nom de la santé ». Si seulement, vous vous préoccupez quelque peu de notre santé, ça se saurait. Qu'en est-il de notre alimentation, de l'agriculture, des pesticides, de l'air que nous respirons, des modes de production, du respect du vivant ? Vous n'avez pas l'air au courant mais tout est lié.

Il paraît que vous ne me considérez plus comme une citoyenne. Ça tombe bien car sincèrement, je ne suis pas citoyenne de la société que vous construisez où seuls règnent le pouvoir et l'argent, où la peur et les injonctions à consommer toujours plus dominant, où les sourires et la joie disparaissent, où le mot respect n'a plus aucun sens.

Je ne veux pas de ce monde déshumanisé pour nos enfants et les enfants de demain. Je sais maintenant que les irresponsables ne sont pas ceux que vous pointez du doigt et nous continuerons à faire résonner Liberté, Egalité, Fraternité !

FRÉDÉRIQUE
orthophoniste qui n'est plus autorisée à exercer
(janvier 2022)

BEAUCOUP D'AUTRES SOIGNANTS exerçant en libéral comme Frédérique, ont reçu une interdiction d'exercer assortie d'une suspension du droit à utiliser la carte de professionnel de santé, qui permet de transmettre à la sécurité sociale les actes effectués. Ces mesures gouvernementales, appliquées par les Agences régionales de santé et les Caisses primaires d'assurance maladie, sont soutenues le plus souvent avec zèle par les syndicats et les ordres professionnels.

Les professionnels de santé libéraux qui refusent la vaccination contre le covid 19, ont également l'interdiction de trouver une remplaçante ou une collaboratrice pour suivre leurs patients, mais ont en même temps l'obligation d'assurer la continuité des soins. Par quel miracle ? Sachant que la plupart des cabinets sont débordés et croulent parfois sous les listes d'attente. Interdiction leur est faite par ailleurs, de continuer à travailler hors conventionnement avec la sécurité sociale, toutes les issues sont donc bouchées.

Si malgré tout ce que nous avons vécu depuis deux ans, nous cherchions encore à trouver une forme de cohérence, autre que celle du profit des industries pharmaceutiques et des Gafam, interdiction est faite enfin de télétravailler. Alors que l'autorisation a été accordée allègrement à plusieurs professions de santé dès le début de la pandémie, sans réel questionnement sur le bien-fondé de cette pratique.

Parmi les personnes concernées, les réactions sont très diverses en fonction des situations individuelles. Certaines ont arrêté d'exercer dès l'annonce de l'obligation, par peur des sanctions financières et judiciaires, d'autres ont continué jusqu'au contrôle de l'ARS, (parfois directement au cabinet du praticien sans préavis, pendant le temps de travail de celui-ci et donc possiblement en présence de patients). Au moment de ce contrôle, des professionnels ont été en mesure de fournir un des documents demandés pour continuer à prati-

quer. Soit un certificat de contre-indication, soit un certificat de contamination récente au covid 19 (ce qui leur donne dans ce cas un « sursis » de quelques mois). Les autres ont cessé leur activité à ce moment-là et envisagent de changer de métier ou de poursuivre leur activité sous une autre forme, parfois en auto-entrepreneur et avec un autre intitulé. D'autres encore se sont fait vacciner la mort dans l'âme.

Les salariés quant à eux, employés à l'hôpital, en Ehpad ou autres lieux de soin, ont été touchés plus tôt par les

mesures gouvernementales, puisque dans leur cas le contrôle est effectué par la hiérarchie ou la DRH. Pour eux aussi, les situations sont très diverses, certains ont été convoqués, d'autres ont reçu un courrier ou même un coup de téléphone leur annonçant leur suspension et donc la suppression immédiate de leur salaire, jusqu'à ce qu'ils puissent faire preuve d'un « schéma vaccinal » complet. Des professionnels ont anticipé en démissionnant, et cherchent une autre voie professionnelle, d'autres ont été mis en congé maladie par leur médecin et y sont encore à ce jour.

D'autres enfin ont été suspendus et ont parfois entamé une procédure judiciaire sans grand espoir de la voir aboutir. Ceux qui étaient près de la retraite arrêtent leur activité de manière anticipée, ce qui aura un impact sur le montant de leur pension.

Quelles que soient les différences des vécus individuels, les points communs sont la violence subie et l'injustice ressentie par toutes ces personnes, dans une indifférence assez générale, hormis quelques soutiens et des caisses de solidarité locales.

CAROLINE



« On nous a confisqué notre mission »

Rencontre avec le docteur B., médecin généraliste

AVIS est un journal mural écrit par des habitants des confins du Quercy, du Rouergue et de l'Albigeois qui existe depuis un an et qui paraît une fois par mois sur les murs de la ville de Saint-Antonin-Noble-Val. Cette feuille de chou permet de donner la parole aux habitants sans avoir besoin de se le procurer dans les magasins de journaux (qui d'ailleurs n'existe plus à Saint-Antonin). Nous reproduisons ici un article du N° 8 d'AVIS paru le 24 octobre 2021.

Face au coronavirus, une médecin en Bretagne a suivi la piste des traitements à base d'ivermectine. Administrée dans une vingtaine de pays pour soigner les malades du Covid, son efficacité est aujourd'hui établie. Interview.

« Il faut se battre sur le traitement, il faut laisser les médecins soigner les malades », dis-tu. Peux-tu nous expliquer ?

« Restez chez vous ! Prenez du doliprane et n'encombrez pas les hôpitaux ! », tel est le message du gouvernement depuis mars 2020. Aujourd'hui encore, la plupart des malades du Covid restent chez eux sans consulter un médecin, en attendant que « ça passe » ou bien que « ça se complique ». Pendant les premiers confinements, il n'y avait presque aucun patient dans notre cabinet qui compte pourtant sept médecins. Ils évitaient de venir par peur : peur d'encombrer, peur de contaminer ou d'être contaminés. Tandis que le gouvernement annonçait que les hôpitaux étaient surchargés, les cabinets, eux, se vidaient. Pourtant, le Covid-19 n'est pas une simple grippe. Notre rôle à nous, médecins, est de soigner les malades et d'éviter les complications et les hospitalisations. On nous a confisqué notre mission.

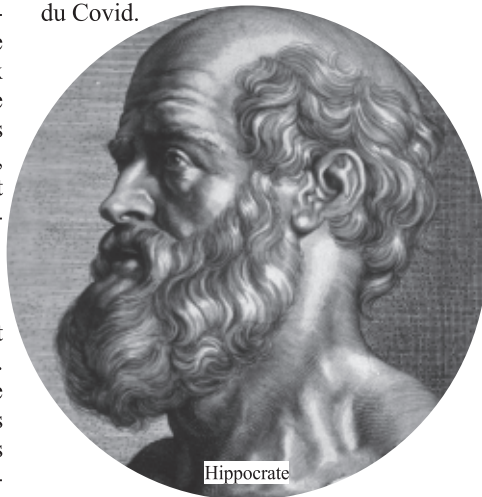
Quelle est ton expérience ?

J'ai eu quelques patients sérieusement malades du Covid, avec des comorbidités. Pour les soigner, je me suis rapprochée de confrères qui analysaient les observations réalisées par des médecins dans différents pays. L'idée selon laquelle les complications étaient causées par une réaction excessive du système immunitaire (inflammations, thromboses, etc) faisait son chemin, et les pistes de traitement les plus encourageantes visaient à prévenir et atténuer ces phénomènes. Un protocole a particulièrement retenu mon attention, il est basé sur l'ivermectine, un médicament antiparasitaire connu depuis 40 ans¹. Dans les faits, j'ai constaté que ce traitement à l'état précoce de la maladie réduit les risques de complication et d'hospitalisation (assistance respiratoire, réanimation). Même s'il est évident que mon expérience concerne très peu de cas et n'a pas valeur de démonstration, je peux aujourd'hui me réjouir que tous les patients que j'ai

traités ont guéri sans être hospitalisés. Aucun à ce jour ne souffre de « Covid long », c'est à dire de symptômes persistants tels que des atteintes neurologiques ou pulmonaires à moyen et long termes. Plus le traitement est précoce, plus la guérison est rapide et le risque de complication faible.

Comment cette molécule permet-elle de lutter contre le Covid ?

L'ivermectine a pour propriété de moduler la réaction immunitaire² et de diminuer la cascade inflammatoire qui caractérise les symptômes les plus sévères du Covid.



Hippocrate

En effet, la plupart des cas graves surviennent à la suite d'une réaction immunitaire disproportionnée². C'est l'orage cytokinique, une réaction inflammatoire qui peut être mortelle. Apaiser le système immunitaire est l'une des principales voies de recherche actuellement³. Une autre, plus offensive, se focalise sur des molécules de type antiviral, afin d'éradiquer le virus avant l'inflammation.

Comment a-t-on découvert cette action sur la maladie ?

En France, c'est une expérience fortuite qui a amené des chercheurs à s'intéresser à l'ivermectine. En mars 2020, Charlotte

Bernigaud, dermatologue à l'hôpital Henri Mondor, traite une épidémie de gale dans un EHPAD de Créteil. Sur 121 personnes soignées à l'ivermectine, seules 11 ont contracté la Covid, soit 9,1 % (avec des symptômes modérés). Aucun mort n'est à déplorer. Par comparaison, sur la même période, parmi les 3062 résidents des EHPAD du département, 692 ont été contaminés (22.6 %) et 150 sont morts⁴. Les études de terrain sur le sujet s'accumulent depuis un an dans le monde et des soins à base d'ivermectine sont administrés dans une vingtaine de pays, de l'Inde au Brésil en passant par le Mexique, avec des résultats probants⁵. Pourtant, ces études ne sont pas jugées suffisantes par les autorités de santé françaises. Elles n'ont pas bénéficié du même soutien que celui, très affirmé, voire précipité, qui a été accordé aux vaccins. Il ne s'agirait pourtant que d'un simple repositionnement de molécule, c'est-à-dire une nouvelle indication thérapeutique pour un médicament déjà approuvé.

En quoi consiste exactement ce protocole ?

Avant toute chose, ce protocole doit être adapté au patient, selon son âge, son poids, ses comorbidités, son état immunologique, ses allergies, etc. Il doit absolument être supervisé par un médecin pour déceler toute complication. La posologie d'ivermectine est la même que pour la gale, durant 3 jours, avec une dose supplémentaire le 8^e jour. Je prescris une supplémentation en zinc, reconnu pour ses propriétés anti-virales, et de l'aspirine pour calmer l'inflammation. J'ajoute les vitamines C et D qui sont de bonnes alliées du système immunitaire. On peut compléter ce protocole par des tisanes d'artémisia⁶. Au 5^e jour de traitement, en cas de suspicion d'infection, je prescris un antibiotique, l'azithromycine. Enfin, je surveille l'évolution de la maladie notamment en mesurant le taux d'oxygène dans le sang. Précisons qu'on n'insistera jamais

assez sur l'intérêt d'avoir un système immunitaire aussi vigoureux que possible et donc une alimentation équilibrée, une pratique régulière du sport, un environnement sain, etc. Sans oublier le lavage des mains fréquent, à l'eau et au savon, qui constitue la base de la prévention.

Certains disent que la liberté de prescrire des médicaments est menacée, qu'en est-il vraiment ?

Comme l'a rappelé l'Agence du médicament (ANSM) : « Conformément au principe de liberté de prescription, les médecins peuvent le cas échéant, dans le respect de la loi, prescrire un médicament en dehors des indications validées par l'Autorisation de mise sur le marché (AMM), y compris en l'absence de Recommandation temporaire d'utilisation (RTU) »⁷. L'Ordre des médecins précise que cette prescription ne peut se faire qu'« en l'absence d'alternative thérapeutique médicamenteuse appropriée et sous réserve que le prescripteur [la] juge indispensable »⁸. Aujourd'hui, pour prescrire de l'ivermectine à un patient atteint du Covid, le médecin doit l'informer de « la non-conformité de la prescription », lui rappeler les risques et l'absence de remboursement par l'Assurance maladie. Selon l'Ordre des Médecins, en moyenne 20 % des prescriptions sont hors AMM. Mais l'État peut user de moyens détournés pour restreindre la liberté de prescription des médecins, par exemple en interdisant aux pharmaciens de dispenser une molécule hors AMM. C'est ce qui s'est produit le 27 mars 2020, lorsque Olivier Véran a arrêté par décret que l'hydroxychloroquine serait « interdite hors AMM en ville et exclusivement réservée à l'usage hospitalier (...) sur décision collégiale et pour des formes graves ».

On a beaucoup entendu parler de la recherche sur les vaccins mais beaucoup moins de celle sur les traitements. Pourquoi ?

Il faut noter que ni les vaccins à ARN messager (Pfizer, Moderna) – de loin les plus prescrits en France – ni même les vaccins à vecteur viral (AstraZeneca et Janssen), n'ont achevé la phase III du protocole de validation avant d'avoir été massivement prescrits, encore moins la phase IV, permettant d'étudier la toxicité et les effets secondaires à long terme. Aucun n'a donc obtenu une véritable AMM : celle-ci n'est que conditionnelle pour une durée d'un an, les laboratoires doivent encore fournir des données complémentaires pour confirmer le rapport bénéfice-risque.

L'ivermectine, elle, n'a pas bénéficié de la même diligence. Plus d'un an après les premières études encourageantes, les nombreux témoignages et analyses, aucune AMM conditionnelle n'a été délivrée, ni même une RTU. Pourtant, dans un communiqué du 12 juillet 2021, l'Institut Pasteur témoigne de l'intérêt pour cette molécule : « Les résultats de l'étude suggèrent que l'ivermectine pourrait être considérée comme un agent thérapeutique contre la Covid-19 » car elle agit « sur la modulation de la réponse immunitaire sur les animaux infectés par le SARS-CoV-2 ». Des résultats pourtant déjà révélés, dès novembre 2020, par le neurobiologiste nobélisable Jean-Pierre Changeux⁹. Dans son étude réalisée avec ce même Institut Pasteur, il s'était intéressé à « l'efficacité anti-Covid-19 de l'ivermectine chez le hamster doré ». Selon lui, « même si l'ivermectine n'a eu aucun effet sur la charge virale, la pathologie associée au SARS-CoV-2 a été considérablement atténuée ». Et de conclure : « nos données soutiennent l'ivermectine en tant que candidat-médicament anti-Covid-19 prometteur ». On aurait pu s'attendre, suite à cette publication de fin 2020, à une mobilisation massive, pour suivre cette piste prometteuse. Or, c'est une certaine méfiance, voire un dénigrement, qui s'est installée vis-à-vis des chercheurs poursuivant dans cette voie.

Comment expliques-tu ce paradoxe ?

D'une part, la stratégie actuelle du gouvernement consiste à faire du vaccin la solution unique et insidieusement obligatoire. Officiellement, elle est justifiée par l'absence d'alternative préventive ou curative. D'autre part, en France seulement 5 % de l'ivermectine consommée est produite par l'entreprise Merck. Le reste est constitué par des génériques. Comme d'autres molécules anciennes, l'ivermectine est tombée dans le domaine public et n'est plus rentable pour l'industrie pharmaceutique. Des recherches sur de nouvelles molécules ou de nouveaux vaccins sont économiquement bien plus intéressantes. Grand perdant de la course aux vaccins, Merck s'engage dans celle aux traitements, notamment avec des anticorps monoclonaux et des antiviraux, avec le soutien de la Fondation Gates. Début octobre, Merck a déposé une demande d'AMM à l'agence des médicaments américaine (FDA) pour son antiviral Molnupiravir. Ce pourrait être le premier médicament à être commercialisé, spécifiquement conçu pour traiter le

Covid-19¹⁰. Son coût sera de 608 € par patient¹¹, soit 30 fois plus cher que l'ivermectine. C'est quand même nettement plus intéressant que de repositionner une molécule tombée dans le domaine public. C'est celui qui paie le joueur de cornemuse qui choisit la musique !

C. BERNARD

1. Le Dr Satoshi Omura a reçu un Nobel pour sa découverte de l'ivermectine. En mars 2021, il déclare que celle-ci a des effets bénéfiques pour lutter contre le Covid : « sur 42 essais cliniques, incluant 15 000 patients (...) Il a été constaté que 83 % ont montré des améliorations avec un traitement précoce, 51 % d'améliorations au cours du traitement à un stade avancé et un taux de prévention de 89 % ». *The Japanese Journal of Antibiotics*, mars 2021

2. Institut Pasteur, communiqué du 12/07/21

3. « Traitements contre le Covid 19 : les scientifiques affûtent leurs armes », *Journal du CNRS*, 05/07/21

4. « Bénéfice de l'ivermectine : de la gale à la COVID-19, un exemple de sérendipité », *Annales de Dermatologie et de Vénérologie*, décembre 2020

5. Voir la synthèse constamment mise à jour et le tableau « *Global adoption of COVID-19 early treatments* » (<https://c19adoption.com>).

Voir également la synthèse de P-J GUILLAUSSEAU, « *Review of the Emerging Evidence Demonstrating the Efficacy of Ivermectin in the Prophylaxis and Treatment of COVID-19* »

6. Institut Max Planck, « *In vitro efficacy of artemisinin-based treatments against SARS-CoV-2* », *Scientific Reports, Nature*, 2021.

7. *Courrier de l'ANSM*, 31/03/2021

8. « *La prescription et délivrance de médicaments hors AMM* », septembre 2020

9. Article Préimpressions COVID-19 SARS-CoV-2 de medRxiv et bioRxiv.

Ces travaux ont fini par être publiés en juillet 2021 : « *Attenuation of clinical and immunological outcomes during SARS-CoV-2 infection by ivermectin* », *Embo Molecular Medicine*

10. « *Pilule anti-Covid-19 molnupiravir de Merck : la fondation de Bill Gates fait un investissement colossal* », *Capital*, 20/10/2021

11. « *Molnupiravir réduit le risque d'hospitalisation ou de mort de 50 %, conclut le laboratoire* », « *Le laboratoire a passé un accord avec les Etats-Unis pour lui fournir 1,7 million de pilules, contre 1,2 milliard de dollars* », in *Libération*, 01/10/21

Contrainte numérique : « l'antivirus » des pompiers-pyromanes

Dans un rapport daté du 3 juin 2021 (« Sur les crises sanitaires et outils numériques : répondre avec efficacité pour retrouver nos libertés ») trois sénateurs expliquent à leurs pairs en quoi l'identification et le traçage numériques généralisés représentent notre unique chance de salut face à l'épidémie de COVID-19 – et à plus forte raison face aux catastrophes futures qu'on nous promet. Pour leur manière de présenter les faits, et la morgue avec laquelle les auteurs déploient leurs analyses et prospectives, ce rapport mérite d'être partagé, et l'idéologie qu'il véhicule doit être mise à nu.

Le bon dos de la santé

« La santé c'est incontestable. Lorsque vous avez des oppositions à certaines technologies et que vous faites témoigner [...] des associations de malades, tout le monde adhère ». Ainsi parla Geneviève Fioraso le 27 juin 2012 sur le plateau de France Inter¹. Saluons son honnêteté, qui nous livre en peu de mots l'un des meilleurs filons de l'avant-garde industrielle en matière de stratégie marketing : se donner en spectacle en se parant des meilleures intentions. Et pour ce genre de tuyaux, on peut sans doute faire confiance à Geneviève : sa carrière, slalom élégant entre politique et industrie des technologies dites « convergentes » (ou « NBIC » : Nano- et Biotechnologies, sciences de l'Information et sciences Cognitives), fait d'elle un parfait modèle pour toute la technocratie hexagonale. La santé donc : les nanotechnologies pour la santé, le codage génétique pour la santé, les implants cérébraux couplés à leurs prothèses robotiques, pour la santé... et la gestion algorithmique des vies humaines ? Pour la santé bien sûr ! Et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Cependant, depuis l'apparition du coronavirus – après un an et demi d'orchestration politicomédiatique de la peur généralisée –, la conjoncture a changé. La santé est passée au-delà de l'incontestable : la voilà *sacralisée*. Mise sur son piédestal médiatique, elle devient l'objet de toutes les discussions... et pourtant ses conditions mêmes deviennent de plus en plus inaccessibles ; ce que nous tendons de plus en plus à défendre en son nom n'en est qu'une acceptation techniciste, hygiéniste : la vie hermétique sous perfusion numérique. Or, si cela est devenu particulièrement manifeste au cours de

ces séquences redondantes que furent les confinements, respect des « périmètres de déplacements » et autres couvre-feux, on nous propose déjà de ne plus considérer cette fastidieuse période que comme un mauvais souvenir. Car c'est une nouvelle liberté qu'on nous promet aujourd'hui – conditionnelle toutefois, puisque pour y goûter il faut, nous dit-on, exhiber à tout va la preuve de notre acceptabilité sociale, validée par l'institution « sanitaire » compétente. C'est dans ce contexte qu'est publié le rapport du Sénat, auquel nous allons maintenant nous intéresser.

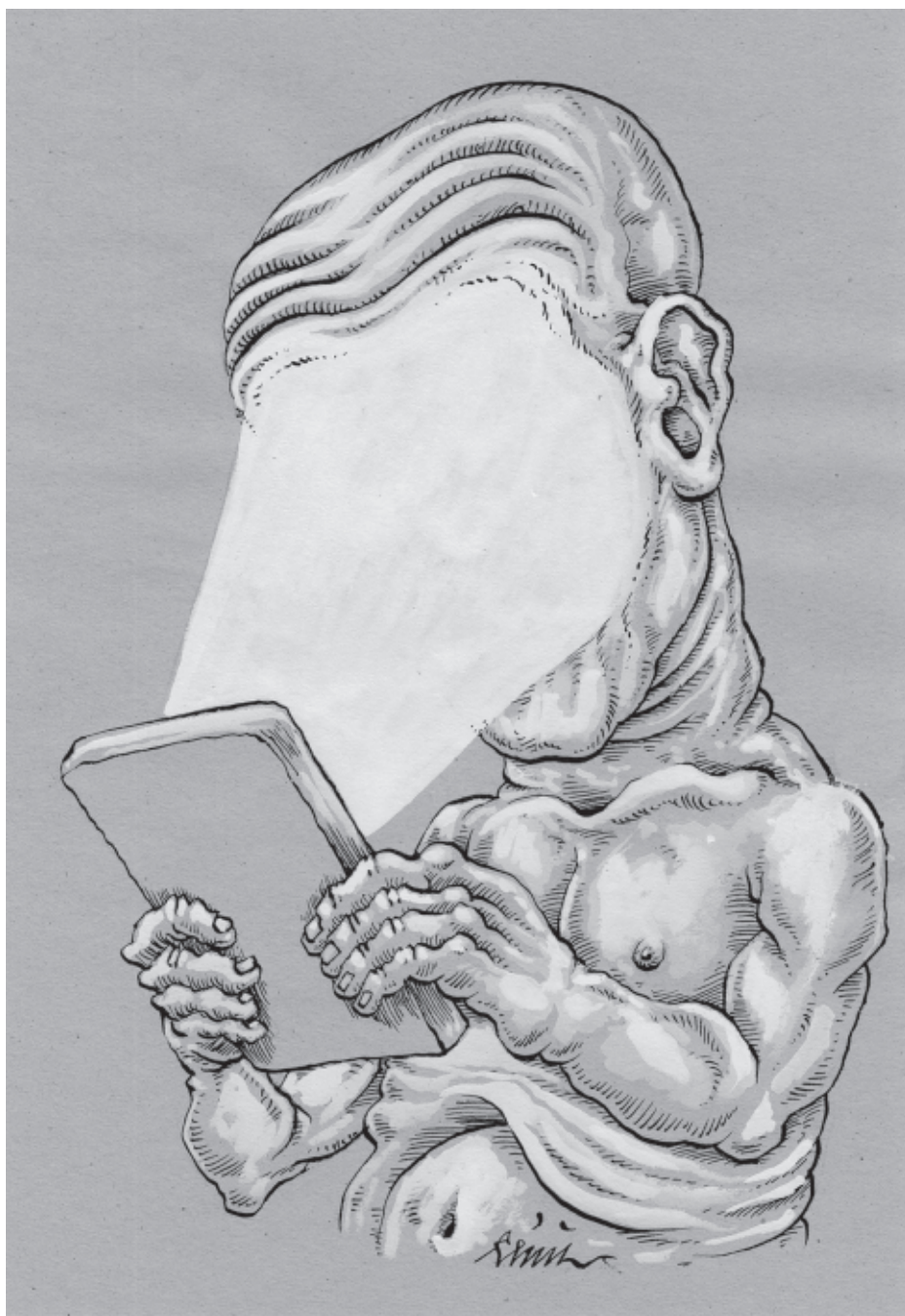
Gérer la catastrophe, encore et toujours

« On le voit : les perspectives ouvertes par le recours aux technologies numériques sont immenses, et la crise du COVID-19 n'a donné qu'un avant-goût des multiples cas d'usages possibles, à court, moyen ou long terme. Alors que la pandémie de COVID-19 n'est pas terminée, et qu'il est probable que celle-ci ne soit ni la dernière, ni la plus forte, il serait irresponsable de ne pas se saisir de telles possibilités »².

Cet extrait est une bonne introduction au rapport du 3 juin – il en expose l'essence : un plaidoyer pour le contrôle technologique de pointe sous fond d'un catastrophisme assumé sereinement, le tout mâtiné de rhétorique stigmatisante (désigner l'irresponsabilité, et en creux ses prétendus partisans). Si ce rapport s'illustre par ses nombreuses *punch-lines*, ses « répliques coup-de-poing » dignes de Hollywood (le *pathos* en moins, car c'est une froide rationalité de mécanisme qui s'exprime là), il est surtout intéressant en ce qu'il expose sans fard les suites du projet technocratique que l'ordre dominant entend imposer, avec le consentement du *populo* si possible.

Le texte débute par un bilan comparatif de différentes gestions nationales de la « crise sanitaire » ; c'est sans surprise du côté asiatique que les rapporteurs du Sénat élisent leurs champions. Ils s'attardent ensuite volontiers sur certains dispositifs développés par les « géants du numérique », ou encore par l'initiative citoyenne – numérique, cela va de soi.

Voilà ce qui nous est raconté en substance : nous avons maintenant tout le recul pour effectuer un bilan objectif de l'année et demie passée ; il est indéniable que les pays qui se sont le mieux tirés de la situation sont ceux qui ont procédé à une gestion numérique des plus intrusives – le numérique, apprend-on est « un puissant antivirus » ; nous, les Français, avons comme d'habitude été des gros bêtas en innovation, car notre pays est peuplé de vils conservateurs hyper-sensibles (« Une sensibilité coûteuse et mal placée », p.100) pétris de tabous archaïques³ ; or, « si une "dictature" sauve des vies pendant qu'une "démocratie" pleure ses morts, la bonne attitude n'est pas de se réfugier dans des positions de principe, mais de s'interroger sur les moyens concrets, à la fois techniques et juridiques, de concilier efficacité et respect de nos valeurs. » (p. 102) ; aussi proposons-nous, au Sénat, de développer une « boîte à outils » – la *Crisis Data Hub* – permettant de recueillir et de croiser des données sur tout un chacun, de la façon la plus intrusive si besoin (« Le présent rapport propose donc non pas de collecter une multitude de données sensibles à l'utilité hypothétique, mais tout simplement de nous mettre en capacité de le faire, pour ainsi dire en appuyant sur un bouton, si jamais les circonstances devaient l'exiger », p. 129). En appuyant sur un bouton : tout simplement.



Guerre des puissances et course à la Puissance

Si l'on avait du temps à perdre, on pourrait s'attarder sur de nombreux extraits qui dénotent d'une morgue en soi alarmante, car de plus en plus manifeste chez les porte-parole de l'ordre capitalo-industriel. Ils le claironnent de plus en plus haut, de plus en plus fort : *il n'y a pas d'alternative à la fuite en avant technologique*. Et à lire ce rapport on finit par se demander combien pèse l'ultimatum sanitaire (« *sauver des vies* ») face à cet impératif technicien. Si les sénateurs prennent un ton volontiers moralisateur quand ils parlent de santé, l'enjeu technologique semble au-delà de la

morale : on serait à peine étonnés que pour l'expliquer ils invoquent le destin. « *Il n'est ni souhaitable, ni même possible [d'entraver le "progrès technique"] – et ce n'est certainement pas en laissant les régimes les moins démocratiques prendre une avance décisive en ce domaine, ou en abandonnant aux GAFA le soin de lutter contre les épidémies [...] que nous pourrions défendre nos valeurs* » (p. 101). En d'autres termes : la technologisation du monde est impérative car la croissance économique qui la sous-tend est une course à la puissance, une compétition (pour ne pas dire une guerre) dans laquelle sont engagées d'autres puissances.

Vis-à-vis des GAFAM, on remarque d'ailleurs une certaine ambiguïté de la part des sénateurs ; ce mélange d'admiration, de jalousie et de crainte, qui n'est pas sans rappeler la disposition émotionnelle du serviteur à l'égard de son maître. L'entreprise France admire ces « géants » pour leur réactivité et l'ingéniosité avec laquelle ils ont exploité leur capital-données – leurs prouesses en temps de COVID étant par ailleurs jugées « *très en deçà des possibilités réelles et à venir* » (p. 50). L'entreprise France les jalouse, aussi, car aux yeux du populo ils suscitent malgré leur pouvoir beaucoup moins de méfiance qu'elle. Enfin les sénateurs semblent avoir peur de ces géants quand dans leur cosmogonie ils les dépeignent comme de redoutables adversaires, au même titre que certains autres États. Et pourtant il ne semble pas envisageable pour le Sénat de cesser de collaborer avec ces rivaux, puisque « *une approche partenariale est [...] possible, et même prometteuse compte tenu de la réactivité de ces entreprises, de leur sens de l'innovation et de leurs moyens considérables* » (p. 135)

Cette ambiguïté est-elle signe de faiblesse ? L'État national se sentirait-il décliner face au *système*, dont l'auto-gouvernance algorithmique tend à s'autonomiser progressivement du pouvoir proprement politique, englué quant à lui dans ses lenteurs humaines et administratives ? États d'ici ou d'ailleurs, GAFAM, transhumanistes, alternuméristes, « *intelligence* » artificielle... qui sortira la tête haute de cette guerre pour l'appropriation du monde-machine ? Nous qui croyons encore à l'Histoire, les prédictions ne font pas partie de nos compétences. Ce qui nous semble évident, en revanche, est ceci : tous ces rivaux, et d'autres encore, cherchent avec zèle à faire partie intégrante de l'équation. Les perspectives présentées par le Sénat s'inscrivent dans ce mouvement, tout comme la mutation économique permise par la séquence COVID⁴, ou encore l'instauration des pass et passeports numériques, qu'en bons perroquets on appelle « *sanitaires* ».

Si, du point de vue du développement technologique, la santé avait déjà bon dos, elle en est devenue avec la crise du COVID le premier prétexte, dans un extraordinaire déploiement de propagande. L'objet de cet article n'étant pas de discuter d'une approche de la santé qui tende à nous autonomiser de la fuite en avant technologique, nous nous contenterons d'évoquer ce que le concept de

« santé » a de creux quand il est brandi par la propagande technologiste. Le développement technologique, dont le principe moteur est un désir d'émancipation du naturel⁵, produit son lot de nuisances, auxquelles il répond par une surenchère de technologie, à laquelle le naturel répond à son tour ; et ainsi de suite... telle est sa dialectique.

Le retour du naturel refoulé peut prendre diverses formes ; les virus en font partie, parmi d'autres catastrophes d'ordres divers. Le développement croissant et totalisant de la grande machinerie tend à devenir totalitaire, puisqu'il est toujours plus difficile d'envisager la vie humaine en dehors de ce monde clos qui s'impose à nous. Et dans ce monde la « santé » est une condition où le corps et l'esprit humains baignent dans l'insécurité permanente : radioactivité, pesticides et autres agents chimiques, nano-particules, ondes électromagnétiques à tout-va... brouhaha, omniprésence d'images et de lumières, excès d'information, sur-socialisation numérique sous fond d'isolement etc.

Ce monde devient de plus en plus détestable, et le nombre de ses détracteurs est (peut-être) amené à croître ; le Sénat, quant à lui, assume crûment la funeste dialectique : « Plus la menace sera grande, plus les sociétés seront prêtes à accepter des technologies intrusives, et des restrictions plus fortes à leurs libertés individuelles – et c'est logique » (p. 59).

Une conjoncture socio-politique pour le moins délicate

Mais loin de ces enjeux qui peuvent sembler gigantesques, écrasants, il en est un autre, plus proche, qui lui aussi est miné par la rhétorique sanitaire. Car à l'heure où ces lignes sont écrites, un nouveau front semble se dessiner, où la distillation médiatique de la peur évoquée plus haut pourrait bien finir par porter ses fruits ; sous fond de polémiques cimentées par les hauts-parleurs de la domination, un conformisme émerge qu'on n'osait soupçonner. En témoignent ces clients assis en terrasse, qui assurément n'ont « rien à se reprocher » : ils s'indignent que la personne qui les sert ne contrôle pas leur pass. En témoigne cet employé des transports scolaires, qui explique recevoir des appels de parents d'élèves inquiets pour la rentrée : se pourrait-il que leur enfant soit placé à côté d'un enfant non-vacciné dans le bus ? Ou encore ce bibliothécaire qui s'interpose à l'entrée de son lieu de travail, auquel des opposants au pass numérique

tentent d'accéder dans leur manifestation ; il se justifie : « Je fais mon travail et c'est tout ».

Dans cette guerre contre le virus, les déserteurs sont maintenant *identifiés*, littéralement. Et l'anticomplotisme étatico-médiatique déployé massivement depuis plus d'un an repose lui-même sur l'un des grands ressorts du complotisme : la désignation d'un ennemi – en l'occurrence le coronavirus⁶. Les opposants à la soi-disant guerre qu'on lui mène ne sont pas en reste, puisqu'eux aussi sont sans cesse stigmatisés, et à grands coups d'amalgame. Combien de temps l'opinion publique devra-t-elle encore être manipulée de la sorte pour assimiler ces déserteurs à des ennemis du « bien commun » ? La lutte contre les progrès fulgurants du monde-machine se doit de désamorcer cette dangereuse rhétorique et de prendre à rebours la lourde et clivante propagande qui la manie.

LUCAS MAGNAT

1. Dans l'émission La Tête au Carré (citée dans Olivier Rey, *L'idolâtrie de la vie*, Tracts Gallimard, juin 2020, p. 24).

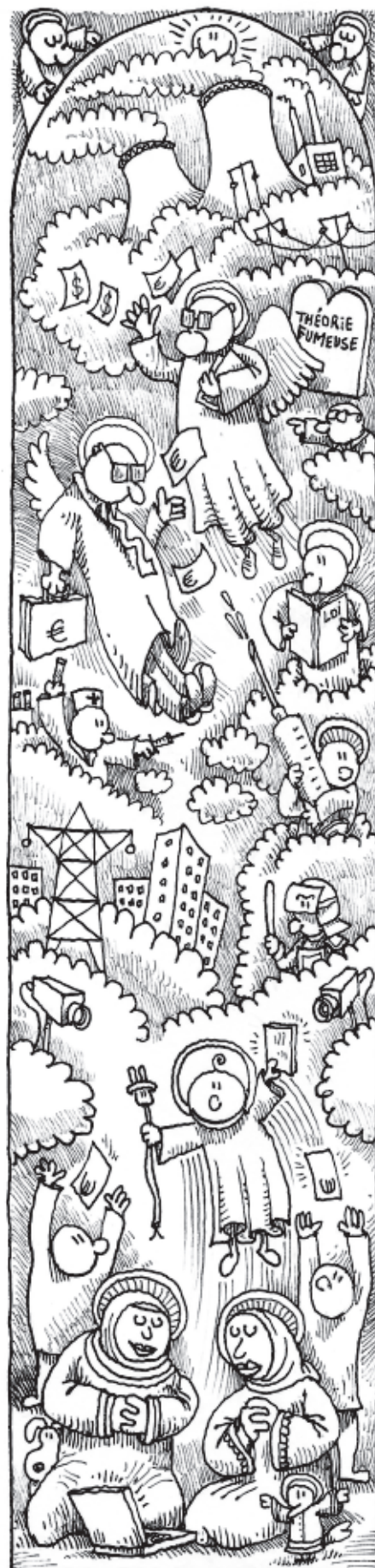
2. Sénat, session ordinaire de 2020-2021, *Rapport d'information « Sur les crises sanitaires et outils numériques : répondre avec efficacité pour retrouver nos libertés »*, 3 juin 2021, p. 51. Par souci de simplicité, les pages des prochains extraits cités seront indiquées dans le corps de l'article.

3. Ironie de l'histoire, les positions de la CNIL (Commission Nationale Informatique et Libertés) au cours de la séquence COVID sont décriées tout au long du rapport. Cette même commission qui depuis 1978 s'emploie à « justifier et [...] faciliter l'exploitation numérique de nos vies » (voir Groupe Oblomoff, « *Un Futur sans Avenir* », éditions L'Échappée, 2009.)

4. On lira à ce propos l'éclairante enquête de Pièces et Main d'Oeuvre, « *Mutation : ce que signifie "accélérer"* » disponible sur piecesmaindoeuvre.com

5. Le naturel, au sens étymologique, désigne ce qui naît – ce qui vient au monde –, à l'opposé de ce qu'on y fabrique selon un plan préconçu.

6. À côté d'un certain nombre de commentaires de l'actualité motivés par une lecture superficielle du roman de George Orwell *Mille Neuf Cent Quatre-Vingt-Quatre*, on aura pu en apprécier d'autres, criants d'acuité. Parmi eux le texte salutaire de Pierre Bourlier, *L'illusion au pouvoir*, qui remet à sa place la polémique complotisme-anticomplotisme montée en épingle par le *Ministère de la Vérité*. Disponible dans la revue *L'Inventaire* n°11, éditions La Lenteur, automne 2021.



TERRE ET LIBERTÉ

Une course folle L'agriculture française à l'heure de l'industrialisation galopante

EN 2020, COMME TOUS LES DIX ANS, les fermes françaises sont passées à la grande moulinette du recensement agricole. Il en ressort une flopée de statistiques qui donnent un certain reflet de la réalité agricole de notre pays. Dans les grandes lignes : toujours moins de monde, sur des fermes toujours plus grandes, avec toujours plus de machines. On peut s'en féliciter, comme ne manque pas de le faire le ministère de l'Agriculture, ou le déplorer comme le font sans doute plus d'agriculteurs et d'agricultrices qu'on ne veut bien l'imaginer. On peut aussi plancher sur les moyens d'y faire quelque chose, comme s'y emploient un certain nombre de collectifs, organisés autour des questions d'accès à la terre ou de droit à une alimentation saine. Avec quelles perspectives ?

« Il serait faux de prétendre que nous sommes confrontés à une industrialisation galopante de notre modèle agricole. » Julien Denormandie, ministre de l'agriculture, 2021.

D'après le Larousse, « galopante » signifie « dont la croissance s'accélère, qu'on ne peut maîtriser ». Le fait que l'industrialisation de l'agriculture s'accélère, le ministre ne songera pas à le nier : c'est sa mission, sa croisade, sa raison d'être. En effet, depuis le milieu du vingtième siècle, ce sont bien les pouvoirs publics qui fabriquent le paysage agricole : le nombre de fermes a été divisé par 6, les personnes qui y travaillent ne représentent plus que 3 % de la population active, contre 27 % en 1955, et la consommation des fermes a explosé. Cette course à la modernisation est une politique d'État, réitérée et assumée, un gouvernement après l'autre. Elle a permis de transformer une paysannerie largement indépendante en rouage du développement industriel, pour la plus grande gloire du PIB national. Jusqu'aux rigueurs de la modernisation à marche forcée, paysan ça n'est pas un métier. C'est une condition, un certain rapport au monde, à la terre et aux bêtes, et à la société. C'est vaste donc, avec sa splendeur et ses misères. C'est vivant également, parcouru de mouvements lents dont nous ne saurons jamais ce qu'ils auraient produits sans le recours à la cravache orchestré depuis l'après-guerre. Le vingtième siècle a fait d'une condition quasi existentielle une catégorie socio-professionnelle et du paysan autonome un

entrepreneur agricole endetté. En cela, les pouvoirs publics, avec la complicité d'une part croissante du monde agricole, ont bel et bien maîtrisé leur sujet. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Le nombre d'agriculteurs et d'agricultrices ne cesse de diminuer, et plus d'un tiers partira à la retraite dans les dix ans qui viennent. Les conditions de reprise pour un jeune agriculteur sont de plus en plus invraisemblables : entre 300 et 800 000 euros pour une ferme en polyculture-élevage par exemple. Les entreprises agricoles ne cessent de grossir, concentrant la terre aux mains d'un nombre toujours plus restreints de personnes, ce qui réduit d'autant la possibilité d'un véritable changement de cap.

ture dans le capitalisme mondialisé. Mais poser la question de la maîtrise du processus, c'est s'interroger sur sa réversibilité. Le voudrait-on, pourrait-on faire autrement ? Repartir sur d'autres bases ? La question de la maîtrise des pratiques agricoles se pose d'abord pour les exploitants : par exemple, pour peu qu'il le souhaite, un céréalier, travaillant seul ses 300 hectares, avec tracteur de 200 chevaux et ordinateur de bord, et plus d'un demi-million d'euros de dettes, peut-il décider de produire trois fois moins en passant de pesticides. La réponse est non. Il est pris dans un ensemble de pratiques qui conditionnent les siennes et sur lesquelles il n'a pas de prise : la concurrence est mondiale, les subventions, dont dépend son revenu, sont européennes, et



dessin de de Lefred Thouron, emprunté au Canard enchaîné

Cette tendance, qu'elles ont initié dans les années 50, les institutions agricoles (ministère, chambre d'agricultures et organisations professionnelles) font mine de la déplorer aujourd'hui. Elles invitent les candidats à la reprise d'exploitation à intégrer toutes sortes de « dispositifs » visant à leur « faciliter l'installation » et font la promotion de leurs « avancées » : loi Egalim (censée garantir des revenus décents) ; nouvelle PAC, assurance récolte, revalorisation des retraites, etc.

Si ces aménagements marginaux n'empêchent pas la saignée, c'est qu'elle est devenue structurelle. Elle s'accompagne d'une robotisation croissante du travail, qui ouvre de nouveaux marchés, promet de nouveaux points de croissance et apparaît comme l'avenir logique de l'agricul-

les banquiers ne sont pas des enfants de chœur. Peut-être pourrait-il vendre son exploitation et s'en aller faire du maraîchage bio sur 1 hectare, avec vente en circuit court. Pourquoi pas, et tant mieux pour lui. Mais ce qu'il faisait jusque là un autre le fera à sa place, et la situation n'aura pas changé pour autant.

La question de la maîtrise du développement industriel se pose également pour l'État. En aurait-il la volonté, pourrait-il ralentir le train ? Réorienter ses politiques ? La réponse est encore une fois non, sauf à amorcer une sortie du capitalisme, ce qu'aucun prétendant sérieux aux affaires n'envisage aujourd'hui. Mais alors qui l'envisage, et surtout, comment ?

Bien que très minoritaire, le monde des alternatives agricoles a pour lui d'être foi-

sonnant. On y croise différents courants, différentes sensibilités, et des organisations qui assument plus ou moins la portée politique de leurs positionnements. Des *Soulèvements de la terre*, mouvement créé par une partie des militants-habitants de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, à la foncière *Terre de liens* qui collecte de l'épargne pour acquérir et louer des fermes en agro-écologie, en passant par *l'Atelier Paysan*, qui planche sur les questions d'autonomie technique ou de sécurité sociale alimentaire, ou la *Confédération paysanne*, qui reste une des rares organisation nationale à défendre une réforme agraire favorable aux fermes modestes, l'éventail est large. On pourrait encore parler de *Prommata*, un des principaux acteurs du renouveau de la traction animale, ou du réseau des *Semences paysannes*, qui défend la variété des cultures de pays. De bien d'autres encore, qui dessinent d'autres voies pour une agriculture libérée des engrenages agro-industriels, riches de savoirs-faire et d'entraide.

On se doit également de mentionner la « bonne nouvelle » du recensement agricole : depuis 2017, la surface cultivée en agriculture biologique a doublé. Elle atteint un total de 2,3 millions d'hectares, soit 8,5 % de la surface agricole totale. Aurions-nous affaire à une tendance irrésistible qui annonce un grand basculement dans les années à venir ? Encore une fois, il est à craindre que non. Si nécessaires qu'elles soient, les alternatives agricoles pèsent de peu de poids dans la grande balance économique. Dans l'ouvrage collectif « Reprendre la terre aux machines », *L'Atelier Paysan* cherche à dépasser une illusion que l'on pourrait qualifier de « colibrisme », selon laquelle

la somme des bonnes volontés isolées, des petites gouttes d'eau des uns et des autres, pourrait suffire à éteindre l'incendie, et à réparer les dégâts du modèle industriel.

Tout en s'incluant dans la nébuleuse des alternatives agricoles, les gens de *L'Atelier Paysan* s'efforcent d'attirer l'attention de leurs collègues, sur la nécessité d'un rapport de force avec les tenants de l'ordre établi, sur les bases d'une véritable écologie politique. De fait, si les surfaces cultivées sans pesticides s'étendent, les ventes de pesticides ne cessent pas d'augmenter pour autant. Si au prix de vingt années d'un travail salubre, le mouvement *Terre de liens* a permis de préserver plus de deux cents fermes, il en disparaît autant chaque semaine à l'heure actuelle. Sans parler de l'endettement démesuré, des normes qui s'accumulent, des suicides dont chacun est toujours un de trop. Pour y remédier, les changements nécessaires sont considérables. Ils sont d'ordre politique, nécessitant une grande réforme agraire, seule à même de confier la terre à celles et ceux qui sauraient en prendre soin, professionnels ou non. Ils sont aussi d'ordre culturel, tant les populations occidentales du vingt et unième siècle sont happées par la lumière des villes, comme des papillons dans le feu des lampes, oubliant les nécessités de leur vie à l'air libre. De tels changements ne pourront avoir lieu sans un mouvement social d'ampleur, déterminé à désarmer le bras qui tient la cravache, à réclamer l'eau, l'air et le pain pour chacun. À défendre la vie des bêtes et des plantes, dans leur profusion et leurs mystères. À goûter la vie simple et à se défendre contre ce qui en sape jusqu'à la simple possibilité : le

béton, les ondes, les déchets de toutes sortes et les forces qui les protègent... S'il est évidemment impossible de savoir ce qui décide de l'émergence d'un mouvement social, il faut bien commencer par poser le problème le plus précisément possible, notamment en articulant la question agricole à la question alimentaire. Ainsi, un certain nombre de collectifs et d'organisations agricoles portent un projet de Sécurité Sociale Alimentaire, sur lequel nous reviendrons dans un prochain numéro. Sans doute pas une panacée, mais si trop peu de gens se soucient du devenir de la terre, tout le monde mange. Et gageons qu'un grand nombre de personnes aspireraient à manger mieux. Un point de départ pour une dés-industrialisation au petit trot ?

DAVID LINKOWSKI

À lire : *Reprendre la terre aux machines*, *L'Atelier Paysan*, éditions du Seuil, 2021



Mauvaises lectures



EN ÉCHO À DES IDÉES exprimées dans le précédent numéro, nous vous recommandons vivement la lecture d'une brochure écrite par Matthieu Amiech, parue en

octobre 2021 pour les éditions La Lentueur, intitulée « Ceci n'est pas une crise sanitaire. Pourquoi s'opposer à l'installation du pass sanitaire et à l'obligation vaccinale ».

« Le titre de ce texte se veut volontairement provocateur. Il renvoie bien sûr à un célèbre tableau du XX^e siècle, qui représentait indéniablement une pipe mais affirmait dans son titre qu'il ne s'agissait pas de cela – pas que de cela ? Pas principalement de cela ?

Ainsi, il est indéniable qu'un virus particulier circule dans le monde depuis la fin de 2019, et qu'il provoque son lot de dégâts : des morts, donc des absences et

des deuils ; des pathologies étrangement durables, parfois ; une surcharge de travail et des énormes difficultés dans les hôpitaux, souvent. Mais il me semble pour autant nécessaire, au bout d'un an-et-demi, de se demander si le virus Sars-cov2 en question est la cause essentielle de ces douloureux problèmes : vivons-nous principalement une crise sanitaire ? Ou vivons-nous d'abord une crise sociale – crise de la société de masse – et un changement de régime politique ? »

Ce texte est disponible à prix libre à : La Lentueur / 13, rue du repos / 75020 Paris

La transition écologique : « ne rien s'interdire »

IL Y A UN AN DÉJÀ dans *Creuse-Citron* 66 p.16-17 nous avons évoqué la vision de la commission européenne concernant les besoins en métaux critiques et le lien avec la géothermie profonde. Récemment les choses se précisent en France : notre ministre de la Transition écologique Barbara Pompili a déclaré le 3 décembre 2021 : « la crise du COVID a montré qu'on avait besoin de récupérer notre souveraineté sur un certain nombre de matériaux très importants [...] et, donc je crois qu'il ne faut rien s'interdire ».

Rien s'interdire qu'est-ce à dire ? Concrètement il s'agit donc de simplifier et de faciliter l'ouverture des mines en France et l'exploitation des fonds marins (Polynésie). Ceci afin de subvenir à nos besoins exponentiels en batteries de voitures électriques (lithium, cobalt...) et en éoliennes (aimants...).

« Il faut que nous regardions si ça vaut la peine d'en prélever en France. Et dans ces cas-là, [...] nous avons besoin d'autorisations environnementales pour pouvoir lancer de nouvelles mines », nous dit la ministre et de conclure « il faut savoir ce que l'on veut ».

Produire à moindre frais en supprimant les contraintes écologiques et les recours démocratiques, ça doit être ça le concept de mine responsable ?

Début janvier, le gouvernement suite au rapport de monsieur Varin (France industrie, PSA) décide :

- de prendre des parts dans des grands groupes miniers internationaux pour raser notre autonomie (?)

- l'installation d'usines de fabrication et de recyclage des matériaux en France.

- de nommer un délégué interministériel chargé de coordonner administration et industriels.



Bien sûr, ce rapport ne sera pas publié car il comporte des données sensibles (secret industriel oblige). Comme le résume monsieur Varin « le monde d'après sera sans carbone, et riche en métaux ».

Mais dans ce monde d'après idéal, l'empire industriel sera toujours le même (Total, Renault, Orano...) ; le dérèglement climatique continuera et les métaux seront épuisés.

Sans volonté profonde de décroissance, le monde de demain sera le même en pire.

Localement, comme nous le rappelle l'article en double page de la *Montagne* du 12 janvier 2022 « La Creuse riche de sa géothermie ? », la géothermie profonde est donc d'actualité. Les sociétés TLS et Engie ont demandé le renouvellement de leur permis Combrailles-en-Marche jusqu'en 2025. Ils en ont réduit le périmètre à 28 communes en Creuse et 9 en Allier autour de Boussac et Huriel.

La géothermie profonde consiste à produire de l'électricité et du lithium à partir des eaux souterraines (1 à 4 km de profondeur). D'autres permis de géothermie sont aussi susceptibles de se concrétiser dans le Massif Central (voir *Creuse Citron* 66).

La pollution des eaux, les risques sismiques ne sont évidemment que des détails. On ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs. Et il n'y a surtout pas de complexe à avoir pour avoir un complexe industriel.

En ce qui concerne les mines de métaux, le permis de Bonneval en Haute-Vienne a été repris par un nouvel industriel. Le collectif *stopmines 87* reste mobilisé pour faire annuler ce projet. En Creuse, nous sommes sans nouvelles de la compagnie minière qui voulait exploiter le permis de Villeranges. Pour autant nous appelons tout le monde à rester vigilant. Gare aux vautours et aux hyènes.

STOPMINES 23

stopmines23.fr/per-combrailles-en-marche

Jean Estaque présente
« SATIRIX »

Une exposition de Rémi

(Dessins, peintures, gravures, sérigraphies, objets, machines)

Du 26 février au 27 mars 2022
La Maison du Tailleu - 23000 SAVENNES

Rémi Verbraeken vient de Roubaix..

Il livre en images une vision du monde sans tabous ni concessions. En 1984, il est accueilli par Gédé au sein du journal « HARA KIRI ». Il publie ensuite ses dessins dans *Libération*, *L'Autre Journal*, *La Grosse Bertha*, *L'Idiot International*, *Sortez la Chienne*, *Siné-Hebdo*, *CQFD*, *Creuse Citron*. Sous le nom de « L'Impubliable » il édite ses propres livres, une trentaine à ce jour. Il crée aussi des films d'animation, des spectacles de rue et des machines inutiles.

Jean et Rémi vous invitent le samedi 26 février dès 15h
Vous pourrez les rencontrer et partager avec eux
le verre de l'amitié

Ils seront heureux de vous recevoir pendant
la durée de cette exposition.
Tous les week-ends et jours fériés de 15h à 19h.
Et sur rendez-vous au 05 55 80 59



Amiante : un siècle de pandémie

En 2005, le quart des retraités avaient été exposés professionnellement à l'amiante.

En 2007, l'Organisation mondiale de la santé estimait que c'était le cas de 125 millions de travailleurs dans le monde.

Un récent rapport de l'Organisation internationale du travail estime que chaque année 100 000 personnes dans le monde en meurent.

Qui sont les responsables ?

La ruée vers l'« or blanc »

Été 1876 : le cultivateur Joseph Fecteau découvre de l'amiante dans le canton de Thetford au Québec.

Dès 1877 les mineurs, ouvriers agricoles des cantons voisins, travaillent 10 à 12 heures par jour, descendent par des échelles dans des puits ayant jusqu'à 100 mètres de profondeur : « *Je croyais bien qu'un jour on me retirerait mort de la mine. Quand je remontais, je ne pouvais plus respirer, et ces douleurs insurmontables dans les reins...* », Pamphile Couture, mineur. En 1895, les « cobouses », femmes et fillettes à partir de 10 ans, font leur entrée dans des ateliers de « scheidage » (« cobing » en anglais) : séparation de la fibre d'amiante dans la roche au moyen de marteaux.

Le clergé catholique encense les patrons, « *généreux bienfaiteurs, indispensables pourvoyeurs d'emplois et de dons* ».

1884 : création de la société Turner and Newhall (T&N) qui sera un des premiers trusts mondiaux, le « magic mineral » devenant le compagnon de route du capitalisme industriel : après le Canada, des mines s'ouvrent en Afrique du Sud et en Russie. En 1900 un brevet est déposé pour la fabrication de fibrociment, qui fera notamment la fortune d'Eternit et Saint-Gobain.

Ces fibres de silicates ont des propriétés exceptionnelles (résistance à la chaleur, aux agressions chimiques, élasticité) et sont très bon marché, garantissant de juteux profits.

L'utilisation massive se répand dans le monde entier avec 3 000 produits à utilisation industrielle et domestique.

La « vallée de la mort »

Dès la fin du siècle, les premières victimes :

1899 : en Angleterre le docteur Henry Murray fait part du décès d'un ouvrier ayant travaillé 14 ans dans une usine de transformation de l'amiante.

1906 : l'inspecteur du travail Denis Auribault publie une note (classée sans suite par l'administration) concernant la surmortalité des travailleuses de l'usine de Condé-sur-Noireau (Calvados) :

« *Au cours des 5 premières années aucune ventilation n'assurait l'évacuation des poussières siliceuses, ce qui occasionna de nombreux décès* ».

C'est la firme T&N, inquiète des informations qui commençaient à circuler en Angleterre sur les risques, qui avait créé sa filiale Ferodo en Normandie, 10 usines réparties sur 7 communes de la magnifique vallée de la Vère, appelée plus tard « vallée de la mort ». Jusque-là utilisées par l'industrie textile locale, les machines récupérées tissent les fibres d'amiante. On y fabrique aussi des plaquettes de frein, des disques d'embrayage.

Jusqu'en 1996, près de 3 000 ouvriers vont être en contact avec la poussière mortelle, déclarant de graves pathologies, après une latence pouvant atteindre 40 ans : fibrose pulmonaire, cancer broncho-pulmonaire, cancer de la plèvre, du larynx, des voies digestives :

« *L'amiante arrivée sous forme de roches était broyée sur place et mise en sacs. On avait le nez dans l'amiante, sans protection. On rentrait à la maison, les cheveux et les vêtements pleins de poussière d'amiante. L'usine refourguait les sacs d'amiante aux agriculteurs pour mettre leur patates, les enfants jouaient dans les décharges bourrées d'amiante* », Jean-Claude Catherine, ouvrier de Ferodo de 1963 à 1988.

« *Il nous a fallu 30 ans pour comprendre véritablement le danger. Avant d'en ressentir les effets on peut attendre jusqu'à 40 ans : mon frère est décédé d'un cancer au poumon, mon père est amianté à 30 %, ma mère qui n'a jamais travaillé à l'usine a été victime d'une fibrose de la plèvre* », Guy Cantimpré, ouvrier de Ferodo de 1965 à 1999.

« Danger, amiante ! »

Au XX^e siècle, les signaux d'alerte se multiplient :

1918 : les compagnies américaines refusent d'assurer les travailleurs de l'amiante.

1924 : Nelly Kursham, bobineuse d'une filature anglaise d'amiante meurt par étouffement, d'une « *fibrose pulmonaire causée par l'inhalation de particules minérales* ».



1931 : les chercheurs britanniques Klemperer et Rabin découvrent le mésothéliome (cancer de la plèvre).

1943 : neuf industriels de l'amiante confient une étude expérimentale, qui restera secrète, à un laboratoire américain : 80 % des souris testées développent un cancer du poumon.

1954 : John Knox, médecin du travail de T&N, confie des documents sur les « ravages » du « magic mineral » à l'épidémiologiste Richard Doll, qui publie un article sur le lien entre l'amiante et le cancer du poumon.

1956 : T&N envoie une lettre à Ferodo évoquant les dangers de l'amiante pour les populations vivant près des sites.

1960 : le docteur Wagner réalise une étude sur les mineurs d'amiante en Afrique du Sud victimes de cancers de la plèvre.

1965 : une conférence internationale, réunissant à New York des chercheurs du monde entier, produit un document de 732 pages exposant l'ensemble des dangers liés à l'amiante, ainsi que la particularité de ses pathologies, latence très longue, persistance du risque après la fin de l'exposition, absence de traitement curatif.

C'est aussi l'année où démarre le chantier du campus de Jussieu, dont les locaux sont isolés à l'amiante, ce qui va conduire au « scandale de l'amiante » qui démarre en 1975, lorsque des chercheurs découvrent l'origine des poussières qui tombent du plafond, particulièrement le toxicologue Henri Pézerat, à l'origine du « Comité anti-amiante Jussieu » et du livre *Danger, amiante !* (1977).

Ce collectif contacte les ouvrières de l'usine Amisol de tissage d'amiante à Clermont-Ferrand, qui va devenir le symbole de cette industrie mortifère. Elles occupent leur usine depuis sa fermeture

en 1974, réclamant sa réouverture. Après les échanges avec Henri Pézerat, elles se rendent compte des effets de ces fibres et comprennent l'origine du décès de nombreuses collègues. Le Comité va les aider, après sept ans d'occupation, à obtenir la reconnaissance en maladie professionnelle ou une retraite anticipée. En 1996, elles participent à la création de l'Association nationale des victimes de l'amiante (Andeva).

L'Empire de l'« or blanc » contre-attaque !

Les industriels anglo-saxons et européens organisent le 25 novembre 1971 une rencontre à Londres, afin de bâtir une marche à suivre leur permettant de continuer à utiliser ce minéral et à engranger les profits :

« De grandes attaques contre l'amiante et son utilisation sont relayées par la presse, la radio et la télévision. La maxime "Ne réveille pas un chat qui dort" est appropriée si les choses vont lentement. Mais les chats peuvent se réveiller

Mais c'est le Comité permanent amiante (CPA) créé en 1982 qui va être une « formidable machine reposant sur le mensonge et la dissimulation », François Malye, auteur de *Amiante : 100 000 morts à venir*.

Cette structure de « concertation », faux-nez des industriels qui la financent et la logent, réunit responsables d'entreprises, experts, scientifiques, représentants de ministères et syndicalistes. Au nom d'un « usage contrôlé de l'amiante », 15 ans d'« anesthésie » vont s'ensuivre : pas d'études, pas de luttes, pas de reconnaissance de maladies professionnelles. Le ministère du travail reprend ses documents, parfois mot à mot.

Pendant ce temps, les malades et morts se multiplient et l'Institut national de la santé et des recherches médicales (Inserm) publie en 1996 le rapport « Effets sur la santé des principaux types d'exposition à l'amiante », démontrant sa très grave toxicité.

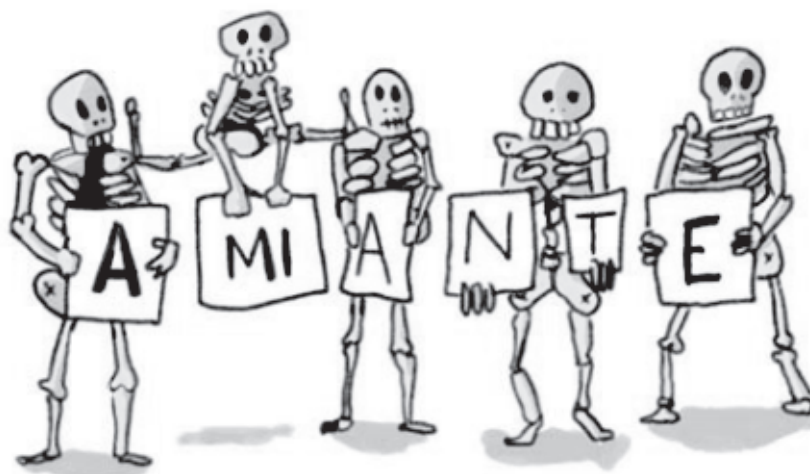
→ Le médecin du travail étant un salarié de l'entreprise n'a pas de réelle indépendance. D'autre part, jusqu'au milieu des années 1990, l'Académie de médecine estimait que « l'amiante ne constitue pas un risque important ».

→ L'Inspection du travail manquant de moyens en nombre de salariés et en formation, visite rarement les entreprises.

→ Les syndicats subissent le chantage à l'emploi, tel ce patron déclarant en 1977 : « Vous avez raison, l'amiante est toxique, mais je vous donne le choix : on continue à exploiter cette fibre ou bien on décide d'en arrêter l'utilisation et je ferme la boîte ».

Des procès ont été intentés par des victimes. Le plus emblématique est celui dirigé contre deux dirigeants d'Eternit, Stéphane Schmidhein et Jean-Louis Cartier, à Casale, ville du Piémont qui a compté 1 800 décès sur 35 000 habitants.

Condamnés tous les deux à 16 ans de prison en février 2012, la Cour de cassa-



brutalement et montrer leurs griffes : vous devez donc vous préparer à l'avance ».

Ils sont exhortés à créer dans chaque pays un « comité d'action », chargé d'influencer les décisions gouvernementales. Se met ainsi en place une stratégie efficace d'occultation de la vérité sur les dangers, en utilisant la complicité de scientifiques, médias et pouvoirs publics.

En France, c'est le « Comité français d'étude sur les effets biologiques de l'amiante » (Cofreba) qui sera le premier lobby de l'or blanc. Il fait appel au cabinet « Communications économiques et sociales », membre des cabinets de lobbying spécialistes de campagnes de presse, dont le rôle est de « faire valoir des intérêts particuliers susceptibles d'être lésés par une priorité accordée sans nuance à l'intérêt général ».

Le 1er janvier 1977, l'amiante est interdite en France, et en 1999 en Europe, exactement **un siècle après le premier mort** en Angleterre !

Qui est responsable ?

Pour mesurer le cynisme des industriels, il faut savoir que 80 % de l'amiante dans le monde a été produit après qu'il ait été prouvé que toute exposition, même à faible dose, risquait de provoquer un cancer. Aujourd'hui encore, sa production et son utilisation continuent dans les pays où elle n'est pas interdite.

Sans illusion sur les capitalistes, on peut s'interroger sur le peu d'informations et de réactions venant de structures chargées de protéger les travailleurs, avec bien sûr des exceptions individuelles :

tion a innocenté Schmidhein en 2014, prétendant qu'il y avait prescription. Cartier, étant lui décédé en 2013.

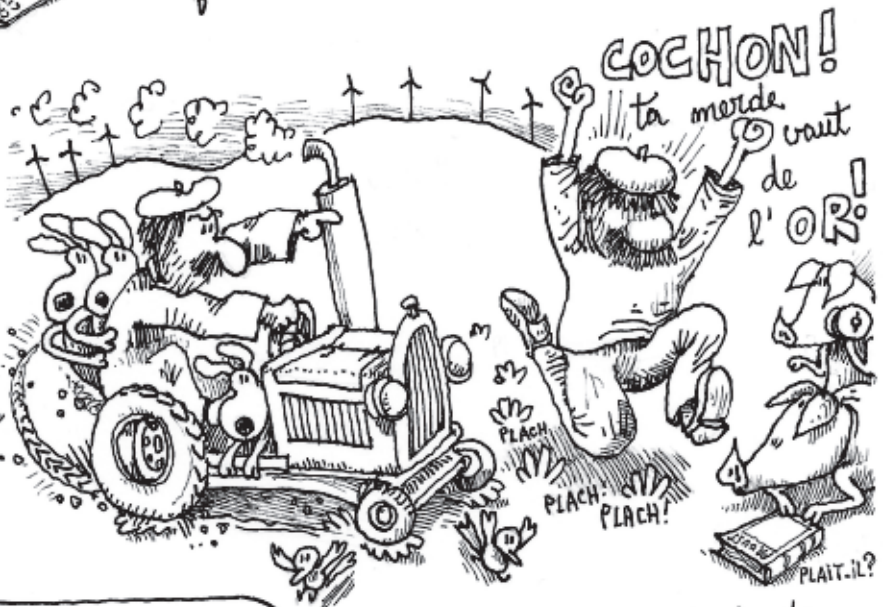
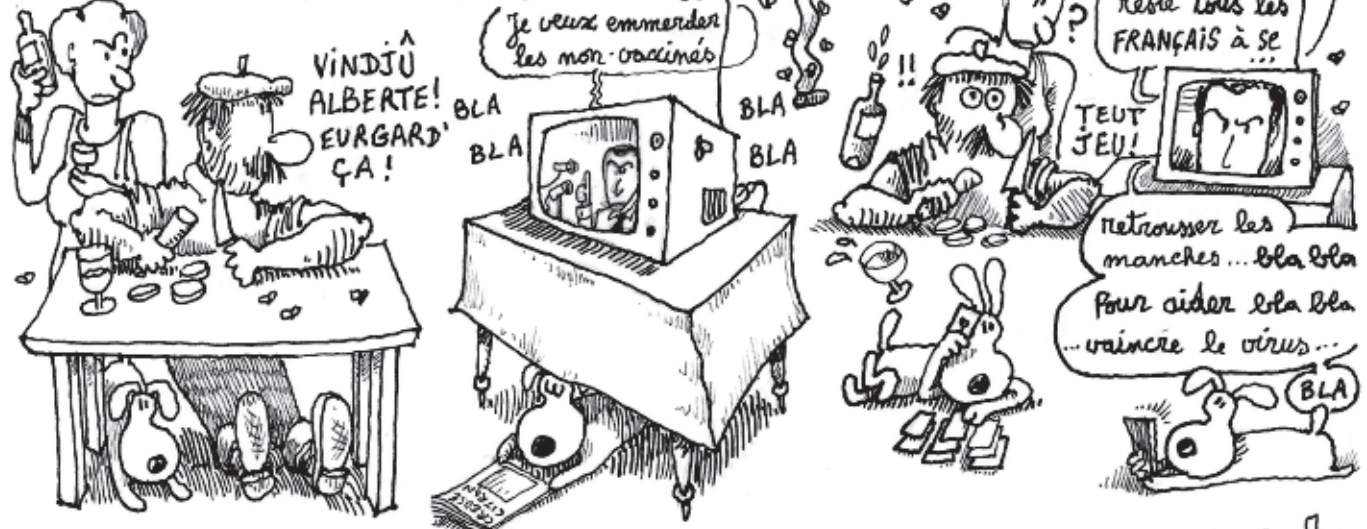
Cette macabre saga séculaire, qui n'est malheureusement pas terminée, est l'illustration parfaite du fonctionnement du capitalisme et de ses alliés.

ÉLAN NOIR

Pour plus d'informations, des émissions de *Radio Libertaire* : 16 avril 2012, 10 avril 2017, 6 novembre 2017, 17 août 2020, 31 janvier 2021, accessibles sur le site <http://trousnoirs-radio-libertaire.org>

EMMERDER LES NON-VACCINÉS

L'annonce du Président a fait l'effet d'une bombe



Eul Macron I veut emmerder les non-vaccinés
Et quoi ? I va jamais y arriver avec ses petites
crottes de président tout seul ! I lui faut des
PROS de la merde !! Ensemble nous livrerons
les lisés et ses grands
dessins

LE PLAN du Président :



LE RAYONNEMENT DU GÉNIE FRANÇAIS

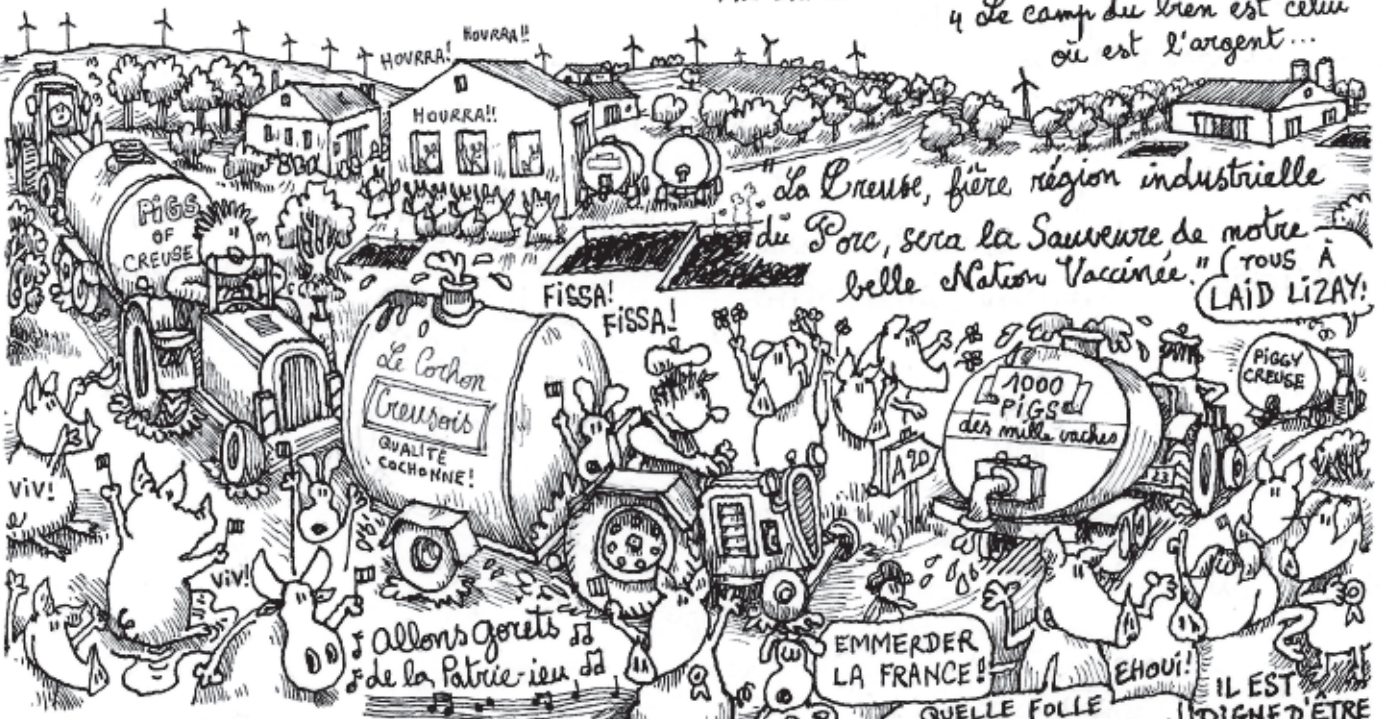
1 Beaucoup de merde!
2 un peu de flic ...

... et le monde
vac ...

3 se transforme en
GOUDE PIPEULE



4 Le camp du bien est celui
où est l'argent ...



MAIS DANS LE MONDE
L'ANNONCE DU PRÉSIDENT
MACRON A FAIT L'EFFET
D'UNE BOMBE !!

Chier : le monde
entier s'y met ...

UNE FOIS DE PLUS! une idée simple,
FRANÇAISE,
CONQUIERT
LE MONDE !!

FRANCE
Le prix du lisier
augmente de 800%
en un mois.

USA: Bill Gates
INVESTIT DANS LES
CATHY CABINES.

USA: JEFF BESOS
RACHÈTE LE BREVET
DES TOILETTES SÈCHES

NEWS Les laxatifs
introuvables en
France: la Suisse
refuse de livrer

NY VENDEZ
TOUT !!!

LA MERDE FRANÇAISE
ENTRE EN BOURSE
A WALL STREET

BAYDEN: US DO
HAVE BETTER
SHIT THAN THEM!

UNE CROTTE FRAPPÉE
À L'EFFIGIE DE LA REINE

CHIC
TYPE!

GUERE
PIGS
CREUSE
COCHON

ET EN TALENTUEUX ET AVISÉ
HOMME D'AFFAIRE, NOTRE PRÉSIDENT
MACRON A SU VALORISER UN
GRAND PATRIMOINE FRANÇAIS
ET FAIRE TRIOMPHER LE BIEN!

LA CREUSE EST RICHE!

Quels chemins pour s'éloigner du nihilisme ?

Hommage à Philippe Jaccottet en forme de réflexion (notamment) politique :

« Il demandait / Toute ma vie s'est-elle réduite / à ce point ? / qu'il n'y a plus / qu'un coin de rue / et un chien ? / Pourtant / Je sens / qu'au fond de moi / elle est là / qui me retient / et me soutient / d'heure en heure / La splendeur. »

Dominique A, *la splendeur*, 2018

DANS UN DE SES RECUEILS, le poète Philippe Jaccottet – qui est mort au début de l'année 2021 à l'âge de 95 ans – se défend dans un texte d'introduction de fuir ou d'ignorer la réalité sociale de son temps, de faire de « l'art pour l'art ». Il écrit :

« Je n'ai presque jamais cessé [...] de revenir à ces paysages qui sont autant de séjour. Je crains que l'on finisse par me reprocher [...] d'y chercher un asile contre le monde et contre la douleur, et que les hommes, et leurs peines (plus visibles et plus tenaces que leurs joies) ne comptent pas assez à mes yeux. Il me semble toutefois qu'à bien lire ces textes, on y trouverait cette objection presque toute réfutée. Car ils ne parlent jamais que du réel (même si ce n'en est qu'un fragment) de ce que tout homme aussi bien peut saisir (jusque dans les villes, au détour d'une rue, au-dessus d'un toit). Peut-être n'est-ce pas moins utile à celui-ci [...] que de lui montrer sa misère, et sans doute cela vaut-il mieux que de le persuader que sa misère est sans issue, ou de l'en détourner pour ne faire miroiter à ses yeux que de l'irréel [...]. Des cadeaux nous sont fait quelques fois, surtout quand nous ne l'avons pas demandé, et de certains d'entre eux je m'attache à comprendre le lien qui le lie à notre vie profonde, le sens qu'ils ont par rapports à nos rêves les plus constants. Comme si, pour parler bref, le sol était un pain, le ciel un vin, s'offrant à la fois et se dérochant au cœur » (*Paysage avec figures absentes*, 1964).

Mais il est vrai que dans ce qu'a écrit Jaccottet, le monde social est le plus souvent singulièrement absent. Cette absence pourrait laisser supposer un exil volontaire, si le mot exil n'évoquait pas quelque chose de contraint et de douloureux.

Ce que le poète s'efforce sans cesse de décrire, de rendre présent au lecteur, dans ces textes en prose ou en vers, ce sont le plus souvent des morceaux de paysage de la campagne où il a passé presque toute sa vie (la Drôme), ce sont des « habitants »

de cette campagne : des arbres, des fleurs, d'autres plantes encore, des reliefs, des roches ou des points d'eau, quelque bête ou un vieux mur, un morceau de ciel, de lumière ou d'ombre, assez rarement des hommes aperçus au loin.

Il ne s'agit pas de « descriptions objectives », encore moins froides et détachées. Ce qu'évoquent les textes, ce sont des rencontres : un être humain est toujours présent, le poète lui-même, avec ses yeux et tous ses sens, et sa voix qui s'efforce de dire le monde, un petit bout du monde. Ce qui est très touchant, et précieux, c'est que l'on n'y décèle aucun déploiement d'égotisme ou de narcissisme, aucune fioriture, aucun clinquant gratuit. Pas non plus d'anthropomorphisme facile ici, pas de morale en contrebande.



Cédric

On sent que l'auteur s'efforce très honnêtement de dire ce qu'il voit : chaque objet du monde existe vraiment, est un individu, et l'auteur va à sa rencontre et essaye de le comprendre et de lui prêter sa voix.

Qui dit rencontre dit qu'en face de cet arbre ou de ce rocher, de cette mare ou de ce troupeau, il y a quelqu'un qui ressent, qui pense, qui élabore avec toutes les ressources du langage et de la culture humaine. Jaccottet est d'une immense culture poétique, littéraire, picturale, et cette culture fait partie de ses outils d'ar-

tisans des mots. Son usage du langage ne recule devant aucune analogie de forme ou association d'idée, mais ce qui est important c'est que cette richesse, cette profusion d'image parfois, ne sont pas gratuites. Les choses décrites ne sont pas un prétexte pour des jeux de langage : ce que cherche l'auteur, c'est la vérité.

Jaccottet s'efforce donc de rendre ce qu'il voit et ce qu'il éprouve, il essaye de rejoindre par le langage à la fois « l'objet » qu'il a en face de lui dans sa réalité, son unicité, et les émotions, les évocations que cet objet éveille en lui.

On pourrait dire peut-être qu'il s'efforce de décrire un arbre comme un amoureux s'efforcera de décrire la personne qu'il aime : regardant à la fois et indissolublement devant lui et en lui-même, s'efforçant délicatement de toucher de la main ce dont il parle, sans prétendre ignorer ni nier l'indépassable distance, la différence, mais cherchant la rencontre, cherchant à comprendre, cherchant à connaître l'autre et soi. Cherchant aussi à dire en quoi ce spectacle l'émeut et le comble.

Le poète expose explicitement cette recherche et ces tâtonnements, en bon écrivain moderne faisant visiter au lecteur son atelier et réticent à donner une version définitive de son travail.

On sait que c'est une des caractéristique de la modernité littéraire, et dans les arts en général, que de présenter au lecteur ou au spectateur le processus de création, voire d'en faire le sujet-même de l'oeuvre. Ce penchant a fini souvent par produire des œuvres nombrilistes, qui ne parlent plus que d'elles-mêmes : de la poésie pour poètes, de la peinture pour peintres, etc.

Jaccottet échappe à ce travers, parce que chez lui cette attention au processus, cette priorité accordée à « l'oeuvre en train de se faire » sur « l'oeuvre achevée » rejoint le fondement même de son travail, le but de 70 ans d'écriture : percevoir, comprendre, dire un certain mystère, une certaine réalité sous-jacente contenue dans les choses qu'il rencontre et qu'il

décrit. Mais ce mystère évanescant, il veut l'approcher, le donner à voir, pas le circonscrire ou le résoudre : car cela reviendrait à le faire disparaître. C'est bien le mouvement même de la rencontre qui importe, le mouvement de la vie dans ce qu'il a de fragile, d'insaisissable. La forme inachevée, toujours remise en chantier, correspond donc naturellement à cette recherche.

En essayant de trouver des mots pour décrire l'ambition et le projet poétique de Jaccottet – on pourrait même dire sa raison d'être comme poète – il m'est difficile de ne pas penser à l'énigmatique définition que donnait Walter Benjamin de son concept d'*aura* :

« une singulière trame d'espace et de temps : l'unique apparition d'un lointain, si proche soit-il. Suivre du regard, un après-midi d'été, la ligne d'une chaîne de montagne à l'horizon ou une branche qui jette son ombre sur lui, c'est, pour l'homme qui repose, respirer l'aura de cette montagne ou de cette branche ».

Il précise ailleurs : *« Il n'est point de regard qui n'attende une réponse de l'être auquel il s'adresse. [...] Dès qu'on est – ou qu'on se croit – regardé, on lève les yeux. Sentir l'aura d'une chose, c'est lui conférer le pouvoir de lever les yeux »* (dans *« L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique »* et *« Sur quelques thèmes baudelairiens »*).

Sous la plume de Jaccottet revient ainsi souvent une idée ou une sensation voisine : *« Les choses sont encore les choses, l'herbe encore de l'herbe, mais quelque chose miroite derrière, ou dessous, ou dedans. »* (*Couleurs, là-bas* dans le recueil *Et, néanmoins*, 2008).

Benjamin développe l'idée que le rôle de l'art fut, jusqu'à l'avènement de la modernité, de saisir et de rendre l'aura des choses et des êtres, et que ce rôle est inséparable de l'origine magique puis religieuse de l'art.

Il y a indéniablement une certaine consonance religieuse voire mystique dans la poésie de Jaccottet. Si la question de l'existence ou non d'un dieu apparaît parfois à demi-mot dans sa poésie, il ne semble jamais trancher clairement dans un sens ou l'autre. Ou plutôt il laisse entendre qu'il a existé jadis un dieu ou des dieux pour les hommes, mais que ces dieux sont morts et qu'un retour à de telles croyances n'est plus possible, serait artificiel et faux. Bien qu'à travers ces

anciennes formulations religieuses quelque chose de vrai, de conforme aux perceptions et aspirations humaines profondes ait pu être dit, fût-ce de façon déformée : le monde, les objets du monde sont animés – les humains ne sont pas seuls à être animés dans le monde – rappelons-nous que les mots « âme » et « animé » sont de même étymologie. Et c'est dans la rencontre avec le monde animé que les hommes peuvent au moins apercevoir quelque chose comme le bonheur, ou une certaine plénitude, une réconciliation.

De telles intuitions et aspirations sont en fait présentes, d'une manière ou d'une autre, chez de nombreux poètes ; ne sont-elles pas même l'un des fils rouges qui parcourt l'histoire de la poésie ?

Bien que le « langage culturel » de Jaccottet soit essentiellement chrétien ou post-chrétien (mais tout l'art européen depuis 15 siècles n'est-il pas imprégné d'une manière ou d'une autre de christianisme ?) il est difficile de ne pas penser à son propos à ce que l'anthropologue David Abram appelle, dans *Comment la Terre s'est tue*, le « sentiment animiste du monde ».

Abram s'efforce de libérer le mot « animisme » de toute signification religieuse ou surnaturelle, pour en donner une définition aussi « matérialiste » qu'il est possible. C'est bien de ce monde-ci dont il est question, et de tous ceux qui l'habitent – et des rapports que nous entretenons, ou avons entretenu, ou pourrions entretenir, avec lui et avec eux.

« Ce que l'enfance a pu vous donner, il y a si longtemps qu'on s'en souvient à peine, ce que l'amour permet quelquefois : que le regard voie plus loin que les haies, les murs, les montagnes ; la lumière présente, mieux qu'aucun souvenir, l'offre encore aux vieillards recrus

afin qu'ils soient encore un peu vivants ». (Jaccottet, *Couleurs, là-bas*).

David Abram reprend à son compte une idée assez classique de l'histoire culturelle : la modernité a correspondu à un « désenchantement du monde » induit par des transformations à la fois spirituelles et idéologiques, et par des bouleversements matériels et très concrets.

« Le printemps adorable a perdu son odeur » écrit Baudelaire au milieu du dix-neuvième siècle. Commentant ce vers, Benjamin écrit : *« le mot « perdu » exprime l'effondrement intérieur d'une expérience naguère familière ».*

Les causes que Benjamin entrevoit à ce désenchantement, à cette « perte de l'aura », sont multiples, mais ont toutes à voir avec l'avènement de la modernité industrielle : transformation du rapport des hommes entre eux, et du rapport que chaque individu entretient avec lui-même, sous l'effet de l'avènement des grandes villes et de la société de masse ; transformation et appauvrissement de la mémoire sensible, sous l'effet de l'avènement de la culture de masse et de l'omniprésence des images (qui réduisent toujours plus la place laissée à la mémoire involontaire et aux réminiscences) ; bouleversement et remplacement continu de notre environnement quotidien, des paysages et des villes aux objets qui nous entourent, produits en série, sans durée, sans main humaine perceptible, et donc sans profondeur sensible, etc.

Il faudrait aussi ajouter : éloignement puis coupure toujours plus radicale avec le « monde non humain », avec « la nature » (y compris la nature dans l'être humain) ou simplement la campagne, et leurs habitants. Déracinement et « désolation » - vie hors-sol, comme disent les journalistes.



Cédric

Évidemment, depuis que Benjamin a écrit ces lignes il y a presque un siècle, nous avons parcouru un immense chemin dans cet appauvrissement de l'expérience. Il nous est bien sûr impossible de connaître intimement comment des humains de 1750 pouvaient éprouver le monde, le passage du temps, eux-même, etc. Il nous est seulement possible d'avoir l'intuition que ces considérations sur cette perte sensible touchent à un point essentiel de notre vie, de ce que nous avons perdu ; qu'elles disent une partie essentielle et très négligée de la vérité, et des griefs qu'il convient de faire à la modernité industrielle – vérité très négligée sans doute parce que particulièrement intime, intérieure, difficile à mettre assez à distance pour pouvoir l'objectiver et la penser.

Pour revenir à Jaccottet, la lecture de sa poésie donne aussi l'intuition qu'ils nous reste des traces, des fragments, des résidus pour le moins, de cette expérience du monde perdue ; et que c'est cela notamment que le poète s'efforce d'éclairer et d'exprimer – de précipiter, comme on dit en chimie – dans son écriture.

Dès la fin du 18^e siècle, les poètes romantiques allemands, notamment Novalis et Holderlin, tout deux très importants pour Jaccottet, ont constaté ce « désenchantement » et revendiqué ouvertement pour certains le projet de « réenchanter le monde », sans grand succès semble-t-il.

Et c'est la même ambition qui anime le mouvement surréaliste un siècle et quelque plus tard.

Celui-ci s'était donné pour programme de combattre pour la possibilité d'une « poésie vécue », d'une vie et d'un monde vécus de manière poétique. André Breton, s'efforçant de définir ce projet dans *L'Amour fou*, y défend la possibilité de réconcilier l'esprit et le désir humain avec la réalité, avec le monde.

Jusqu'à un certain point, on peut voir en Jaccottet un continuateur inattendu et certes indirect du projet surréaliste. Il reprend ainsi à son compte une formule de Jacques Masui que n'aurait pas désavoué les surréalistes : « *La merveille d'être ne peut nous être enlevée et nous devons continuer à en jouir jusqu'au dernier souffle* » (dans *La Saison*, en 1978).

Mais à la différence des surréalistes, il n'est guère question de transformer le

monde (social et spirituel) par une révolution, pour le réenchanter. Mais il est toujours question pour lui de ne pas renoncer au merveilleux et à la beauté, de les chercher là où ils se trouvent encore, de les défendre au moins en les recueillant dans des mots – de refuser de s'abandonner à une vie prosaïque, sans poésie : à une misère sans issues, ou à des issues irréelles – à des consolations mensongères .

Le poète semble avoir possédé et sans doute inlassablement cultivé une extrême attention, une extrême réceptivité à la rencontre, rencontre avec l'autre, banal et mystérieux à la fois, comme les fleurs croisées sur le bord des chemins ; et rencontre avec le merveilleux, avec un mystérieux arrière-plan à cet autre, ou une mystérieuse réalité intérieure à cet autre.

Et l'on pense à nouveau à Breton : « *Aujourd'hui encore je n'attends rien que de ma seule disponibilité, que de cette soif d'errer à la rencontre de tout, dont je m'assure qu'elle me maintient en communication mystérieuse avec les autres êtres disponibles, comme si nous étions appelés à nous réunir soudain* ».

Dans le recueil qui couvre les 10 dernières années de sa vie, Jaccottet revient sur l'ensemble de son travail, dont il résume les deux principales directions :

« [...] Réduit donc en toute fin de parcours, à tituber entre deux aspects de mon expérience, eux au moins indubitables : le recueil des signes qui est presque toute ma poésie [...] - tous ces signes dont la singularité est d'être toujours infimes, fragiles, à peine saisissables, évasifs mais non douteux, très intenses au contraire ; en fin de compte, ce que j'aurai reçu de plus précieux dans ma vie, sans l'avoir cherché ni même espéré ; et de l'autre côté, l'effroi grandissant de celui qui marche dans le corridor d'une prison de Syrie et ne pourra plus jamais effacer de son esprit les cris qu'il a entendus, montés d'un des plus bas cercles de l'Enfer [l'auteur renvoie ici à un témoignage sur les prisons syriennes et la torture, dont il vient de parler] » (*La clarté Notre-Dame*, 2021).

Effectivement, à côté de ces évocations du merveilleux dans le quotidien qui sont une part essentielle de sa poésie, et dont j'ai surtout parlé jusqu'ici, il y a cet autre



versant de son travail, qui lui fait pendant et ne cesse de se heurter à lui : l'omniprésence de la mort et de la finitude, du temps, qui attaque et corrompt toutes choses, et finit par les réduire à néant.

Ce thème est présent dès les œuvres de jeunesse et vient contraster et se heurter sans cesse à ces évocations lumineuses de la vie, dans une contradiction et une tension permanente.

L'extraordinaire recueil *Leçons* écrit au début des années 70, alors que le poète a près de 50 ans, est ainsi consacré à la mort d'un de ses proches ; il constitue à cet égard un point d'orgue et aussi comme une charnière de son travail, ouvrant vers l'entrée progressive dans la vieillesse.

Il est important de remarquer maintenant que le thème du temps et de la mort est chez lui confondu, inextricablement imbriqué, avec les évocations du « malheur historique », les allusions à l'horreur sociale comme ci-dessus à propos des prisons syriennes.

Jaccottet, comme il le dit lui-même, n'est pas un penseur ou un théoricien – là n'est pas son talent. Son talent est de rendre compte profondément et avec beaucoup de véracité des émotions et de la déchirante condition des humains de ce monde-là - globalement pourrait-on dire. Le pourquoi et le comment, et surtout le quoi d'autre possible, ne sont guère son propos.

La grande question est plutôt : quoi d'autre que le malheur et la pauvreté intérieure, dans ce monde-là, et malgré lui. Avec toujours la crainte et le refus, le dégoût même, de tout ce qui pourrait n'être qu'une dérisoire consolation ou une facilité : un déni de la réalité du malheur. Et en même temps la tenace intuition, l'indéracinable sensation de ce quelque chose qui va au-delà, malgré tout, de ce présent.

C'est presque toujours pour tenter de décrire ces moments de lumière, ces illuminations fugitives, ces rencontres, que l'auteur écrit, et il se sent presque toujours tenu alors de rappeler en même temps, en contrepoint, ce qu'interrompt de tels moments, à quelle fatalité ils s'opposent.

« *Les événements du monde, depuis des années, autour de nous, proches ou lointains – mais plus rien n'est vraiment lointain, du moins en un sens, si plus rien n'est proche non plus – l'Histoire : c'est*

comme si des montagnes au pied desquelles nous vivrions se fissuraient, étaient ébranlées ; qu'ici ou là, même, nous en ayons vu des pans s'écrouler ; comme si la terre allait sombrer.

Or quant à cela, quant à l'Histoire, nul doute : il s'agit bien – ce qu'on aura vécu – de près d'un siècle de l'Histoire humaine ; une masse considérable, une espèce de montagne, en effet, dont la pensée a du mal à faire le tour, le cœur à soutenir le poids ; et tant de ruines, de cimetières, de camps d'anéantissement qui seraient, de ce siècle, les monuments les plus visibles, d'autres espèces de montagnes, sinistres. Et la pullulation des guerres, la plus ou moins rapide érosion de toute règle, et les conflits acharnés entre règles ennemies. Tout cela multiple, énorme, obsédant, à vous boucher la vue, à rendre l'avenir presque entièrement obscur.

Cela aurait dû, cela devrait changer nos pensées, notre conduite peut-être, on le voit bien. Néanmoins, à tort ou à raison, ce qui fut pour moi, dès l'adolescence, essentiel, l'est resté, intact.

[...] on voit, on aura vu inopinément, à la dérobée, autre chose. »

(Après beaucoup d'années, 1994).

À côté de ce témoignage sur notre durable condition de « moderne », l'œuvre de Jaccottet est aussi politique « par comparaison », en tant que témoignage de ce qui continue de changer, de ce que nous continuons de perdre.

Étant donné la « mise en retrait du monde social » cultivée par le poète, les paysages et les rencontres décrits dans *Paysage avec figures absentes* par exemple, écrit à la fin des années 60, ont quelque chose de relativement intemporel, en quelque sorte protégé de l'histoire immédiate et de ses soubresauts : simplement une campagne, et un promeneur.

Mais à y réfléchir, il n'en est pas tout-à-fait ainsi.

De tels endroits, pourtant si modestes, ne deviennent-ils pas de plus en plus rares sous les coups de l'agriculture industrielle et de l'aménagement du territoire ? Que restera-t-il de telles expériences – pour tant, on peut le penser, elles-même déjà de simples survivances ténues d'un monde d'avant – que restera-t-il de telles rencontres pour qui se promènera au milieu de parcs d'éoliennes industrielles et de forêts ravagées par les coupes rases ?

Et puis dans ces mêmes pages le promeneur lui-même est le plus souvent seul avec sa rêverie et les rencontres qu'elle permet. Que devient donc cette solitude et ce paysage intérieur avec un smartphone dans la poche – assiégés par « le monde » et son simulacre numérique. Qui est encore seul aujourd'hui ?

La terrible « masse montagnaise » de la catastrophe historique évoquée par le poète n'a effectivement pas cessé de s'appesantir et d'obstruer davantage notre horizon.

Relevons pour finir que le travail du poète nous apporte aussi un témoignage rare de quelqu'un qui vit très vieux et vit très intensément le vieillissement et l'approche progressive de la mort ; et qui nous parle de cette expérience, jusqu'à la fin. Peut-être un peu à la manière de la longue série des autoportraits de Rembrandt : témoignage souvent sombre, presque effrayant, où le froid ne cesse de gagner – et où parfois perce un intense rayon de lumière.

Je m'étais risqué à donner à ce texte un titre en forme de question, « quels chemins pour s'éloigner du nihilisme » ; je m'aperçois que je ne trouve pas vraiment de réponse à cette question chez le poète (ou ailleurs).

Si ce n'est dans cette constante et tenace contradiction venue d'on ne sait où, du plus profond de l'humain : « *Parler avec ce vide au cœur, contre lui* » (*Et, néanmoins*).

« *Des entrevisions infiniment fragiles et belles – comme d'un feu, d'un joyau, d'un ouvrage d'or – située dans l'extraordinaire immensité.*

[...] Ou alors on est penché sur une besogne modeste, et soudain on se rappelle la profondeur de l'espace et du temps » (idem).

CÉDRIC

Pour aller à la rencontre du travail de Jaccottet : le recueil *Paysage avec figures absentes*, puis l'anthologie, composée par l'auteur, *L'encre serait de l'ombre* ; tous les deux en collection poche (chez Poésie Gallimard).

Salut l'artiste

RENÉ BOURDET est décédé en ce mois de décembre 2021. On ne verra plus ce musicien des mots, derrière son orgue de Barbarie, échevelé, écorché vif, révolté, la casquette à la Gavroche, arpentant les marchés et les festivals, en distribuant ses écrits et son « *Œil de Fennec* », périodique de poésie à tout petit tirage et d'une grande humanité, ainsi que les programmes de ses festivals d'été à La Spouze (La Celle-sous-Gouzon). Depuis l'année 2000, les Jardins-Jeudis, accompagnés quelques années plus tard des Lundis-littéraires, attiraient un public nombreux et extraordinairement varié, chaque semaine pendant les mois de Juillet et Août. Ces spectacles, concerts, théâtre, lectures, poésie étaient accompagnés tout l'été par une ou deux expositions. *Creuse-Citron* en a publié les programmes chaque année, depuis 2004.

Voici un extrait de l' *Œil de Fennec* n° 200, revue de poésie et de textes grinçants « tirée à quelques dizaines d'exemplaires pour quelques fidèles »... publié dans *Press'citron*, ancêtre de *Creuse-Citron* en 2004.



Le pouvoir

En pleine lumière surgirent les Médias fin prêts pour le grand concert d'abrutissement général.

Le Mérite alors entra sous les applaudissements fanatiques de la Cour. Il s'accoupla dans l'instant avec son compagnon indispensable: le Flickage.

La Basse-Cour s'ébrouait bruyamment, sortant ses plus belles plumes pour l'intense satisfaction du Coq au jabot si imposant ; les Dividendes pleuraient de joie.

La Faconde était là depuis longtemps si habituée à serrer chaleureusement les mains anonymes. Les petites vieilles tremblaient d'émotion ne sachant pas qu'elles mourraient dans l'année.

La Tyrannie fit une entrée fracassante et casquée de frais.

Sous l'Empire du Baron des vitres explosèrent, nul n'y prit garde. Il pérorait : « Le pouvoir c'est nous, vous êtes nos collaborateurs » quelques sourires insolents et le Baron porte-parole insista crûment : « Vous êtes nos collabos », et ils s'inclinèrent.

Le Mensonge d'État réapparut nourri de stock-options : que serve la leçon et nulle autre.

La Force Armée veillait, galonnée, flattée, caressée. La Bourse péta d'émotion à l'annonce de la fabrication d'un sous-marin nucléaire chargé de milliers de missiles capables de détruire n'importe quel village subversif, n'importe quel appartement, n'importe quel individu, sans risque d'erreur, et le discours s'ensuivit : l'ennemi est à l'intérieur, l'ennemi est dans les cœurs, l'ennemi est dans les désirs et les rêves des acteurs, instituteurs, jardiniers, ouvriers enchaînés, poètes de la nuit, planteurs d'arbres, facteurs, docteurs, balayeurs, et cultivateurs.

La Condescendance fit une apparition rapide, voilée, l'œil souple.

L'Argent triomphait royalement. Le Pouvoir fut applaudi. Il s'engouffra dans son bunker.

RENÉ BOURDET

Dieu soit loué, meublé ou non

MAUVAISES LECTURES

Habiter, c'est toujours cohabiter !

IL FAUT DE TOUT pour faire un monde, rien n'est superflu, rien n'est inutile, tout est richesse. Mais aujourd'hui ce Tout est fragmenté ou détruit ; nous avons bien peu d'égards pour notre environnement qu'il nous faudrait réenchanter et non considérer comme une simple ressource à exploiter jusqu'à son pillage ultime.

Baptiste Morizot dans divers textes réunis sous le titre *Manières d'être vivant* considère que la crise écologique actuelle est avant tout une crise de la sensibilité : nous devons modifier fondamentalement nos relations envers les vivants. Ainsi, pour lui, les animaux sont des cohabitants de la Terre avec qui nous partageons ascendance et formidable énigme de la Vie. Si, avec eux, nous sommes dans une logique de différence, nous assumons aussi un destin commun. Il faut nous sortir d'un « anthroponarcissisme » intolérable.

En suivant une meute de loups dans le sud du Vercors l'auteur s'interroge sur le type d'animalité qui constitue l'humanité. Pour lui les animaux n'incarnent pas plus une sauvagerie débridée qu'une pure innocence d'authenticité : ils incarnent seulement d'autres manières d'être vivant.

Il en vient ainsi à critiquer « les grands penseurs de l'émancipation » Sartre et Camus à qui il reproche de s'être imagi-

nés que les hommes étaient les seuls sujets libres dans un monde d'objets inertes. Un tel humanisme est propice à nier la formidable part de conscience qui régit le monde vivant.

On pourrait croire lors que l'auteur adhère aux théories antispécistes. Il s'en défend vigoureusement en refusant le dualisme qui condamne les végétaux, les animaux « inférieurs », les milieux naturels à rester de la nature ressource à l'opposé de la personne humaine qui serait considérée comme fin en soit douée d'une dignité exclusive.

Pour ma part, flânant un jour aux

abords de Felletin, J'empruntai une modeste rue, étroite et caillouteuse, bordée de petites maisons basses, parfois quelque peu décrépées mais si humaines. Je découvris avec émotion son nom : « rue des Quatre Chemins » et me dit alors : pour trouver la Vérité il faut toujours y aller par quatre chemins !

GUY BRASSEUR

BAPTISTE MORIZOT : *Manières d'être vivant*, Acte Sud – Col. Mondes Sauvages, 2020



M. Massegli

Vient de paraître :

Les éditions QUARTZ lancent une nouvelle collection, *Traque aux Galimatias, pour tenter d'offrir une analyse globale et critique, prenant pied dans l'histoire, des conséquences vertigineuses du basculement dans l'an 01 du confinement de mars 2020 et de la mutation totalitaire des sociétés démocratiques occidentales.*

Le premier numéro, « *Enquête sur une vaccination au-dessus de tout soupçon, Petite histoire des vaccins et de leur lien indéfectible avec la société industrielle* », écrit par Hervé Krief, essaie de donner une perspective historique à l'avènement de la médecine moderne, dont le cheval de troie est la vaccination, en montrant son lien indéfectible avec la société industrielle marchande.

« La crise sanitaire que nous traversons, et qui ne s'arrêtera pas, est en réalité un soubresaut, la novlangue dit "crise", de la société marchande industrielle globalisée. Comme tous ceux qui l'ont précédé depuis près de soixante-dix ans, il permet au système technique d'accélérer les mutations en cours et d'obtenir facilement le consentement des peuples terrorisés.

La vaccination est un élément important de l'aliénation des populations car elle repose sur le mythe, inventé par la science moderne financée par les industriels, de vaincre les maladies et la mort.

Pendant, les avancées que cette société industrielle porte en étendard ne parviennent plus à dissimuler les désastres et les nuisances qu'elle provoque... »

Il comporte 60 pages A5, vendu au prix de 3 euros.

Voici les prix pour commander le livre

- 1 exemplaire au prix de 4,5 € frais de port compris
- 10 exemplaires au prix de 35 € frais de port compris,
- 20 exemplaires au prix de 60 € frais de port offerts.

Chèque à l'ordre de QUARTZ adressé à Association Quartz BP 8

3 et 5 rue Robert Judet
23260 Crocq

Ils en ont sous les sabots...

Un extrait du *Gang de la clef à molette* d'Edward Abbey

Révoltés de voir la somptueuse nature de l'Ouest américain défigurée par les industriels, quatre insoumis décident d'entrer en lutte contre la « Machine ».

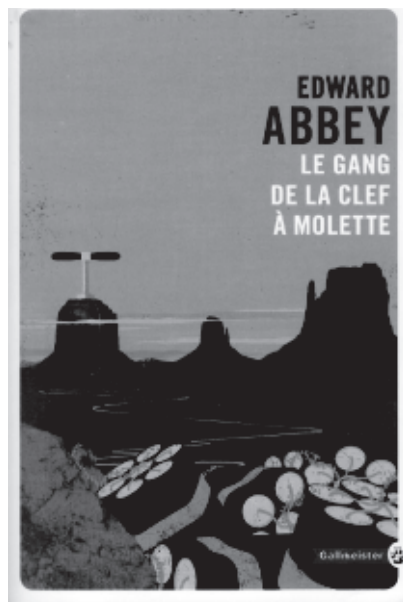
Un vétéran du Vietnam accro à la bière et aux armes à feu, un chirurgien incendiaire entre deux âges, sa superbe maîtresse et un mormon nostalgique et polygame se mettent à détruire ponts, routes et voies ferrées qui balafrent le paysage. Armés de simples clefs à molette - et de quelques bâtons de dynamite - ils affrontent les représentants de l'ordre et de la morale dans une folle course-poursuite à travers le désert.

À l'heure où la Creuse est envahie et enlaidie par les porcheries industrielles, les antennes 5G et les éoliennes industrielles, ce livre pourrait-il être une source d'inspiration ?

LA PREMIÈRE CHOSE QU'ILS VIRENT fut les tranchées de terre saccagée - talus de déblai en formations parallèles, andains de pierres et sol retourné qui ne nourrirait plus jamais la moindre racine d'herbe, de buisson ou d'arbre (à l'échelle du temps de survie prévisible de la Nation navajo trompée et trahie). La deuxième chose qu'ils virent fut un excavateur Euclid avec une cabine perchée à six mètres de haut qui avançait vers eux, cheminée crachant des nuages de diesel noir, corne d'alarme pneumatique beuglant comme un dinosaure blessé. Aux commandes, tripes secouées, reins ballottés, un fermier déraciné de l'Oklahoma ou de l'est du Texas se cramponnait comme un damné au levier des gaz en les fixant à travers ses lunettes de soleil opaques, un masque antipoussière crasseux pendouillant à son cou. Bonnie donna un coup de volant vers le bas-côté juste à temps pour éviter la mort. Une fois leur Buick garée à l'ombre et cachée aux curieux dans un bosquet de pins pignons, les quatre membres du gang marchèrent jusqu'au monticule le plus proche, armés de leurs jumelles.

Perçant la poussière, le tumulte, le mouvement, ils discernèrent une carrière d'environ soixante mètres de profondeur, cent vingt mètres de large et un kilomètre et demi de long, dont une des parois était veinée d'un filon de charbon. Là, des excavateurs de dix étages de haut (selon l'expression de Smith) éviscéraient la terre, arrachaient la roche fossile à sa matrice de glèbe et de grès, la déversaient par bouchées de dix tonnes dans les bennes des énormes camions. Derrière le premier excavateur, dans une autre car-

rière, ils virent le haut d'un espar, les câbles et la poulie d'un autre envahisseur extraterrestre au travail, grattant, creusant son terrier vers le bas, s'enfouissant. Vers le sud, ils virent un troisième engin, encore plus gros : il ne roulait pas sur des roues comme un camion, ni sur des rails circulaires sans fin comme une pelleteuse, mais il « marchait », un pied après l'autre, vers son but. Ses pieds étaient deux gigantesques plaques d'acier, en forme de ponton, de la taille d'un bateau ; mus par des roues excentrées, ces pieds se levaient alternativement, l'engin tournait vers l'avant, se posait de nouveau et le cycle reprenait. Progressant en canard, cet énorme assemblage de centrale électrique, cabine de contrôle, châssis, superstructure, grue, câbles et godets d'extraction se dandinait d'un pied sur l'autre. Une vraie usine en marche. L'engin fonctionnait à l'électricité ; à mesure qu'il avançait, une autre équipe d'opérateurs s'occupait de son câble ombilical, « rallonge » électrique grosse comme une cuisse où pulsait le voltage nécessaire à la vie des moteurs de la centrale - assez de jus, comme ses constructeurs aimaient à s'en vanter, pour éclairer une ville de quatre-vingt-dix mille habitants. L'équipe chargée du câble



- quatre hommes et un camion - s'assurait du bon suivi de l'alimentation, ce qui impliquait également le tractage d'un transformateur monté sur une espèce de luge d'acier, au rythme de l'avancée du dragline. Le Giant Earth Mover, excavateur géant, GEM et joyau de l'Arizona. Nous sommes si petits, songea Bonnie. Et ils sont si grands.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? dit Hayduke en lui adressant un sourire sardonique, crocs blancs luisant à travers la poussière. Ça alors, ce mufla a de l'intuition, se dit-elle, surprise et joyeuse. Elle est bien bonne, celle-là. De l'intuition, lui. Ou bien aurais-je pensé tout haut ? Ils repartirent vers la voie ferrée, à travers les nuages de poussière de la route vallonnée, longeant le serpent stationnaire à l'intestin péristaltique - le convoyeur de charbon, le tapis roulant sans fin.

Hayduke étudiait chaque virage et chaque tournant, chaque lit à sec, chaque ravine, rigole, fossé, chaque taillis de genévrier et chaque bouquet de chênes blancs au fil du trajet du bidule, et préparait ses plans.

Le docteur pensait : toute cette peine phénoménale - ces machines géantes, ces réseaux routiers, ces mines à ciel ouvert, ce convoyeur à bande, ces pipelines à pétrole, cette immense buse à boue de charbon, ces silos de chargement, cette voie ferrée et ce train électrifiés, cette centrale thermique à cent millions de dollars ; la dévastation du paysage, la destruction des peuplements indiens, des pâturages indiens, des sites sacrés et des cimetières indiens ; l'empoisonnement du dernier grand réservoir d'air pur des 48 États unis contigus, l'épuisement des précieuses réserves d'eau - tout ce labeur casse-couilles et toutes ces dépenses éreintantes et toutes ces criantes insultes à la terre et au ciel et au cœur des humains, pour quoi ? Tout ça pour quoi ? Voyons, Monsieur : pour éclairer les lampes des banlieues de Phoenix non encore construites, pour faire marcher tous les climatiseurs de San Diego et de Los Angeles, pour noyer de lumière les parkings des centres commerciaux à 2 heures du matin, pour alimenter les fonderies d'aluminium, les fonderies de magnésium, les usines de chlorure de vinyle et les hauts fourneaux à cuivre, pour ioniser les tubes au néon qui donnent leur sens (le seul sens qu'elles possèdent) à Las Vegas, Albuquerque, Tucson, Salt Lake City, et aux métropoles amalgamées du sud de la Californie, pour maintenir en vie cette phosphorescence de gloire en putréfaction (la seule gloire qu'il nous reste) que l'on appelle la Vine, le Centre, la Vie nocturne, Wondercity, les USA. Ils se garèrent un moment près de la voie ferrée. Les rails traçaient un long arc-de-cercle à travers le pays navajo, vers la centrale de Page, cent kilomètres au-delà de l'horizon. Ils étaient fixés sur des traverses en ciment elles-mêmes posées sur

un lit de caillasses concassées. En hauteur filait une sorte de ligne de trolleybus tendue entre les équerres des poteaux en bois. Excavateurs, convoyeur à bande, chemin de fer : tous les composants du système avaient besoin d'électricité. Pas étonnant (se dit Bonnie) qu'il leur faille construire une toute nouvelle centrale pour alimenter une centrale qui se trouvait être la même centrale que celle qui alimentait la construction d'une centrale... Ah, la magie des ingénieurs de l'équipement!

— Voyez ce que je veux dire ? dit Hayduke. C'est simple comme mes couilles. On place une charge explosive par-ci, une charge explosive par-là, on

déroule cent mètres de cordon, on branche le détonateur, on pose les petites mains blanches de Bonnie sur la poignée...

— Tais-toi, dit Doc. Les micros... Des touristes estivants passaient en vrombissant à moins d'un kilomètre de là au volant de leurs vans de deux tonnes tractant des caravanes Airstream (bateaux de plaisance sur roues), de leurs buggies des sables, de leurs jeeps à jantes jumbo ou de leurs camping-cars avec des motos de cross Kawasaki sanglées à l'arrière et un bateau sur le toit... La bande des quatre les salua de la main.

Des dames aux cheveux bleus et lunettes de soleil à monture strass, verres en

amande, leur renvoyèrent leur salut, souriant de leurs dentiers étincelants. De retour au camping du Navajo National Monument, sous le murmure des pins pignons, ils déplièrent leurs cartes sur une table de pique-nique et élaborèrent des plans. Le feu de genévrier brûlait doucement, gardant la cafetière bien au chaud. Fragrance douce et subtile du bois, de l'arôme du café...

Editions Gallmeister, 2013, première édition 1975. (Traduit de l'américain par Jacques Mailhos)

POÈTES CONTANT POUR RIEN

Réponse à brûle-pourpoint

*Les mots tombent comme des noix et se fendent sur la pierre
Dégustons leur perle de nacre*

Des peaux se décollent dans l'interprétation de ce qui nous arrive

Creusons nos sillons et obstinons-nous à sauver les instants

Il y a des temps à tête de noyé dans la houle de nos cerveaux

Certains voudraient les aliéner

Alors tenir son bâton de berger

Et s'il construisent des remparts de toutes sortes

Nous emprunterons la voie de la désobéissance

Car nous savons lire entre les lignes des sentiers

Que nos murs servent au repos des bibliothèques

Et tels des arapèdes accrochons-nous à notre poème-balluchon

Cette trousse de secours ce nécessaire d'humanité

Écrit et envoyé par CHRISTOPHE FORGEOT, lecteur du journal

Il y a les abris pour les chênes

Il y a les abris pour les chênes

Et le béton

Il y a les habits de laine pour les mêmes

Et le carton

Il y a foule de vétérinaires de ville

Et la toux et la soif

Il y a colliers de diamants pour les chats

Et la main tendue

Il y a de vagues rires étouffés

Et le pain jeté

Il y a des chaînes élastiques

Et la chaise électrique

Il y a.. il y a...

Regards durs puis regards absents

Mais où sommes-nous

Sur terre, vogue la galère

Sur terre ou bien ailleurs

Sur terre avec tant de splendeurs

Naturelles, imméritées, peut-être

RENÉ BOURDET

QUELQUES SPECTACLES EN FÉVRIER ET MARS



Au Fabuleux Destin
café-spectacle à la p'tite semaine
6, rue Cerclier, à Aubusson, du jeudi au samedi
à 19 heures, spectacle à 20 h 30

*Les jeudis, le bar est ouvert de 19 à 21 heures : boissons,
soupe, tartines, prêt de livres...
Profitez-en pour visiter l'exposition en cours*

Vendredi 4 février

19h : Promenade cyanotypique.
Vernissage de Julien Froidurot
20h30 : Goliath. Trio de musique à texte

Samedi 5 février

17h-19h : Atelier d'initiation au cyanotype
20h30 : Découverte du Bayan (accordéon russe) avec Roman Jbanov

Dimanche 6 février

Atelier de pratique du chant polyphonique

Vendredi 11 février 20h30

Sac à malice. Scène ouverte

Samedi 12 février

14h-17h : Atelier de dessin
20h30 : Une histoire pour 2 voix et 1 flûte

Vendredi 18 février 20h30

Filière bois : et si tout le monde était d'accord ?

Samedi 19 février

10h30-13h, 14h30-17h30 : Atelier couture
20h 30 Gaspard Dhume, Concert-conférence

Vendredi 25 février 20h30

Soirée Jeu avec les Créateurs d'Imaginaire

Samedi 26 février 20h30

Les contes de la casquette. Soirée contée par David Linkowski, à partir de 6 ans.

Vendredi 4 mars

19h : Vernissage de l'exposition de dessins d'Antoine Melchior
20h30 : Concert Folk et Country

Samedi 5 mars 20h30

Back & Forth. Concert.

Jeudi 10 mars 19h

Assemblée générale des Amis du Fabuleux destin

Vendredi 11 mars 20h30

Sac à malice. Scène ouverte

Samedi 12 mars 20h30

Anita & Miralejos. Un petit concert

Samedi 12, dimanche 13 mars 9h30-18h

Laboratoire théâtral physique D. Marzolo

Vendredi 18 mars 20h30

Soirée débat proposée par quelques familiers du Fabuleux autour de la transition énergétique

Samedi 19 mars

10h30-13h, 14h30-17h30 Atelier couture
20h30 : Mabàh. Concert de Sarah Foulquier

Dimanche 20 mars

Atelier de pratique du chant polyphonique

Jeudi 24 mars 19h

Réunion mensuelle des bénévoles

Vendredi 25 mars 20h30

Wawa. Concert pop-clownesque

Samedi 26 mars

14h-17h : Atelier de dessin
20h30 : Chorale à l'arrache

Du 30 mars au 3 avril

Les Grandes oreilles (semaine du conte)

Mercredi 30 mars à 19h

Le traditionnel et néanmoins fameux Repas conté, prix libre. Réservation nécessaire au 05 55 80 42 94

Dimanche 27 février à 16h

Cabaret poétique

Dimanche 20 mars à 16h

Un riche trois pauvres de Louis Calaferte : Prétextant une représentation de cirque, Louis Calaferte réussit le tour de force de faire se rencontrer sur une même scène les marginaux, les patrons, les pauvres, les handicapés, les enfants, les étrangers, les laisser pour compte, ceux qui ont tout, ceux qui n'ont rien...

Les Martinats - 23600 Boussac-Bourg

Participation libre pour les spectacles
renseignements : 06 34 41 87 93



Dimanche 27 mars à 16h

"Le chant du cygne" et "Un jubilé"

Le Chant du cygne : un vieil acteur se retrouve dans un théâtre vide, avec le souffleur, après une soirée bien arrosée.

Un jubilé: Un banquier attend son conseil d'administration pour célébrer son jubilé, mais tout va se dérégler.

Où trouver Creuse-Citron ?

Aubusson : Librairie *La Licorne*

Au Fabuleux Destin café-spectacle

Épicerie bio *Ethiquête*

Presse d'Aubusson, 31, Grande-Rue

Librairie d'occasion *Au Petit Bonheur*

Brasserie *La Capsule* rue Jules Sandeau

Auzance : Sur le marché *Boulangerie Perrine Garreau*

Boussac bourg : *Ferme de Chauveix*

Théâtre d'Or, Les Martinats

Bussière-Dunoise : *Auberge des tilleuls*

Chambon-sur-Voueize : *Le Bistrot d'autrefois*

Dun-le-Palestel : Librairie *Feugère*, 1, rue des Sabots

Évaux-les-bains : Bar-tabac *Le Rallye*

Cinéma *Alpha*

Eymoutiers : Librairie *Passe-Temps*

Ressourcerie *Le Monde allant vers*

Café des enfants

Felletin : Bar-tabac *Le Troubadour*

Ressourcerie *Court-circuit*

Sur le marché *Boulangerie Perrine Garreau*

Guéret :

Coop des champs, rue de Lavilatte

Bar de la Poste, rue Martinet

Librairie *Les Belles Images*, rue É.-France

Librairie *Au fil des pages*, place du Marché

Bar-tabac *Le Bolly*, 2, rue Maurice-Rollinat

Jarnages : *L'Alzire*, café hôtel restaurant

Lavaveix-les-Mines : Tabac *Presse*

Limoges : *CIRA*, 64, rue de la Révolution

Pontaurum : Épicerie bio *La Gentiane*

Royère-de-Vassivière : Bar *L'Atelier*

Tabac - Presse - Loisirs

Sainte-Feyre : Bar-Tabac

St-Sulpice-le-Guérétois : *Le Caméléon café*,

Claverolles

La Villetelle : Tabac *Presse*

et sur <http://creuse-citron.legtux.org/>

Courrier postal : Creuse-Citron

BP 21 23200 Abusson

Courriel : creuse-citron@legtux.org

Impression : Espace Copie Plan, Guéret



Creuse-Citron

s'adresse à tous ceux et celles qui luttent contre la falsification de l'information et la diffusion généralisée de l'idéologie libérale. C'est un journal indépendant et libertaire qui s'interdit toute exclusive et tout prosélytisme en faveur de telle ou telle organisation syndicale ou politique. Ce journal est réalisé par le Collectif libertaire Creuse-Citron.

Nous vous proposons *Creuse-Citron* à prix libre. C'est, pour notre collectif, une démarche politique, non marchande, alors que, par ailleurs, l'habitude est de payer le même prix, que l'on soit fortuné ou pauvre. Le prix libre n'est pas pour autant la gratuité : c'est donner la possibilité d'acquiescer un même produit selon ses moyens et ses motivations.



La copie et la diffusion des textes publiés dans ce journal sont libres et fortement encouragées.